

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



Dossier : Pierre- Antoine COUSTEAU

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3

brasillach@europae.ch

www.robert-brasillach.fr

blog : arb6245.over-blog.net

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève

Daniel Todeschini, trésorier, Genève

Monique Delcroix, trésorière, France

Peter Tame, vice-président, Belfast

Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,

Anne Brassié, Bruno Bardèche,

Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. — / 50 €

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève
IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

France : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX,
BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France **ou**

Compte 00010157003;

IBAN FR76 3006 6109 0100 0101 5700381

BIC CMCIFRPP

Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,

Compte 310-1663442-75;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,
CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

SOMMAIRE

Page 2	: Carnet Rose
Page 3	: Wikipédia : Pierre-Antoine COUSTEAU
Pages 4 – 9	: Jean-Pierre Cousteau « Mon père, Pierre-Antoine Cousteau était un pessimiste souriant ! », <i>Synthèse Nationale</i> , 1 ^{er} septembre 2018, <i>Nous Sommes Partout</i> .
Page 9	: Ouvrages.
Pages 10 -11	: Jean-Pierre Cousteau, une biographie à cœur ouvert, <i>Arts & Lettres & Chansons</i> , 28 septembre 2019, <i>Nous Sommes Partout</i> .
Page 11	: <i>Dialogues de « Vaincus »</i> Pierre-Antoine Cousteau, Omnia Veritas Limited, 22 févr. 2018, Books Google.
Pages 12 -14	: « Pierre-Antoine Cousteau », Biographie d'un Maître de la Polémique, <i>Lectures Françaises</i> .
Pages 15 -20	: EXTRAITS : <i>Pierre-Antoine l'Autre Cousteau</i>
Pages 20 -22	: <i>Intra muros</i> – Mémoires carcéraux d'un irréductible non-conformiste, <i>Lectures Françaises</i> .
Page 22	: REEDITION : <i>L'Amérique Juive</i> , Blurb, 30 janv. 2020, Books Google.
Pages 23 -34	: ARCHIVES : Pierre -Antoine Cousteau, Catalogue PAC – Cousteau, Librairie FOSSE , janvier 2020.
Pages 35 - 36	: Lettre de Maurice Bardèche à Pierre-Antoine Cousteau ; Lettre de Well Allot (François Brigneau) à Pierre-Antoine ; Lettre de Lucien Rebatet à Fernande Cousteau.
Page 36	: EXTRAIT : Histoire de <i>Je suis Partout</i> , <i>Intra muros</i> .
Pages 37 - 38	: Photos tirées des Archives de Pierre-Antoine Cousteau
Page 39	: PRESSE : Pierre-Antoine Cousteau, un esprit libre et incisif !, <i>Rivarol</i> .
Page 40	: INDEX

Chers ARB,

La période que nous sommes en train de vivre aura été celle de tous les superlatifs. La France semble avoir vécu quelque chose qui ressemblait fort aux heures les plus sombres de notre Histoire. Et si, comme le disait Sartre, on ne s'est jamais senti aussi libre d'écrire que sous l'Occupation, nous avons, nous, profité de ce confinement planétaire pour avancer le boudement de notre Bulletin.

Ayant appris la vente de certaines archives de Pierre-Antoine Cousteau, nous avons décidé de rendre hommage au regretté PAC dans ce Bulletin. Nous remercions Jean-Pierre Cousteau et Eric Fosse de leur bienveillance. Cependant, la matière s'est vite révélée trop abondante pour tenir dans une seule livraison et un deuxième chapitre est d'ores et déjà inscrit au sommaire du prochain numéro, lui aussi pratiquement bouclé.

A la décharge de votre président, qui a dû assumer professionnellement une réduction de personnel et la quasi paralysie du système judiciaire, nous avons tout fait pour rattraper notre retard et vous allez recevoir à brève échéance deux nouveaux Bulletins, signe de la vitalité de notre association. A tous, bonne lecture...

Le Président.

Carnet Rose

Le 1^{er} janvier 2020, Bérénice est née au foyer de notre ami et collaborateur Manuel. Que ce prénom bien choisi lui porte bonheur.

Pierre-Antoine Cousteau, né le 18 mars 1906, à Saint-André-de-Cubzac et mort le 17 décembre 1958 à Paris, est un journaliste et polémiste français.

D'extrême-droite, collaborationniste convaincu pendant l'occupation allemande, il est l'une des plumes du journal *Je suis partout*. Condamné à la Libération, sauvé par son frère Jacques-Yves Cousteau qui intercèda auprès du général de Gaulle, il reprend ensuite sa carrière et travaille dans des journaux comme *Rivarol*.

Biographie

Fils de Daniel Cousteau, Pierre-Antoine Cousteau est le frère aîné de l'océanographe Jacques-Yves Cousteau.

Marié, Pierre-Antoine Cousteau a deux enfants : Jean-Pierre Cousteau (né le 14 décembre 1938), cardiologue et auteur d'une biographie sur son père, et Françoise Cousteau.

D'abord homme à l'extrême gauche de l'extrême gauche (selon ce qu'il dit lui-même dans *En ce temps-là*), « le plus voltairien de nous tous », selon Lucien Rebatet, il est un pacifiste convaincu. Il évoluera peu à peu vers le fascisme, avec la rencontre de plusieurs journalistes de droite, en particulier Pierre Gaxotte, son mentor de l'époque (Gaxotte ensuite coupera tout lien avec ses anciens amis en 1944, et témoignera à charge lors des procès de l'épuration). Il renoue dans les années 1930 avec la tradition des canulars, promouvant par exemple Édouard Herriot, alors que celui-ci est en visite officielle en URSS, au grade fantaisiste de colonel de l'Armée rouge. Cette farce poursuivra l'ancien Président du Conseil longtemps après (cf. *Mines de rien*).

En avril 1932, Pierre Gaxotte le fait entrer à *Je suis partout*, journal auquel il participera activement, en compagnie de Lucien Rebatet et de Robert Brasillach. En 1941, de retour de captivité en Allemagne, il publie dans *Je suis partout* plusieurs articles antisémites consacrés aux juifs des États-Unis : « L'Amérique juive », « Promenade dans le ghetto de New York », « L'Amérique juive : Roosevelt ou Rosenfeld ? » et "L'Amérique juive : sur le sentier de la guerre", pays qu'il connaît bien pour y avoir vécu de 1920 à 1923, puis en 1929 et 1930.

En 1943, il succède à Robert Brasillach en prenant la direction de l'hebdomadaire « *Je suis partout* ». Antisémite, c'est un « ultra de la Collaboration » jusqu'à la fin de la guerre. Il s'engage dans la Milice d'abord, puis dans le corps militarisé de cette dernière, la Franc-garde, en juin 1944, qui traque les résistants et assiège les maquis. Il participe notamment à une expédition contre des résistants. S'en défendant, il prétendit à son procès qu'il avait suivi ses compagnons de la Milice pour un reportage en Bretagne couvrant l'arrestation de trois résistants.

Il considérait que l'Allemagne nazie représentait à l'époque, malgré tous ses crimes, la dernière chance de l'homme blanc. Lors de son procès pour ses actes de collaboration, en 1946, il apparaît ainsi comme un des rares inculpés à assumer ses actes. Il recevra toutefois le soutien du futur écrivain Jacques Yonnet, résistant, membre du Parti communiste français, qui témoignera à décharge et écrira : « C'était un ennemi loyal ».

Il est condamné à mort, peine commuée en travaux forcés à perpétuité, après l'intervention d'un certain nombre de personnalités du monde littéraire qui veulent leur éviter, à lui et Lucien Rebatet, la peine de mort (Marcel Aymé, Jean Anouilh, Jean Galtier-Boissière, André Gide et Albert Camus, par exemple). Il purge sa peine à la prison de Clairvaux. Il est gracié en 1953 par Vincent Auriol.

Pierre-Antoine Cousteau est libéré en 1953. Il collabore ensuite à l'hebdomadaire d'extrême droite *Rivarol* et à la revue *Lectures françaises*. Il publiera à nouveau quelques ouvrages, toujours dans un style détaché et ironique, notamment sur ses arrestations successives lorsqu'il est traqué dans toute l'Europe après la Libération (*Les lois de l'hospitalité*).

À sa mort des suites d'un cancer en 1958, *Le Monde* écrira : « Fidèle à son passé, à ses idées et à ses amis, Pierre-Antoine Cousteau n'avait rien perdu de son talent de polémiste ».

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre-Antoine_Cousteau

Biographie	
Naissance	18 mars 1906 Saint-André-de-Cubzac
Décès	17 décembre 1958 (à 52 ans) Paris
Nationalité	Français
Activités	Journaliste, écrivain
Père	Daniel Cousteau (a)
Fratrie	Jacques-Yves Cousteau
Enfant	Jean-Pierre Cousteau (a)
Autres informations	
A travaillé pour	Je suis partout, Rivarol
Parti politique	Parti populaire français
Lieu de détention	Maison centrale de Clairvaux (1947-1954)

Jean-Pierre Cousteau « Mon père, Pierre-Antoine Cousteau était un pessimiste souriant ! »

**D nous sommes
Partout**
Grand magazine politique, littéraire, culturel



Cardiologue de renom, neveu du célèbre Commandant Cousteau, Jean-Pierre Cousteau est le fils de Pierre-Antoine Cousteau (PAC). Étoile journalistique et étoile noire de la République pour avoir été le dernier rédacteur en chef et directeur politique de *Je Suis Partout*, après le départ de Robert Brasillach en 1943. N'oublions pas que l'hebdomadaire sans concession : *Je suis Partout* diffusait au printemps 1944, avant d'être interdit pour collaboration », 350 000 exemplaires ! PAC n'a jamais adhéré durant l'avant-guerre et la guerre à un quelconque parti politique. PAC le gauchiste est devenue fasciste car il croyait à une « Révolution des âmes françaises ». PAC ne s'est jamais renié, n'a pas suivi les clowns collaborationnistes à Sigmaringen et a purgé huit années (décembre 1945 – juillet 1953) dans les forteresses de la « République » après avoir, été dans un premier temps condamné à mort ... Son fils,

Jean-Pierre, aujourd'hui âgé de 79 ans a décidé de faire revivre l'œuvre monumentale de son père aux éditions Via Romana. Un père conspué qui reste pour autant l'une des plus grandes plumes du journalisme du 20^{ème} siècle. Un cœur pur, un pessimiste souriant disait Brasillach dont les articles et la rigueur de l'écriture n'ont pas pris une ride. Il suffit de lire *Intra muros* pour s'en rendre compte. La parole à son fils Jean-Pierre Cousteau qui a eu le courage de faire revivre « tout ça » car il n'y a jamais eu un témoin à charge contre son père.

Votre père avait choisi la voie du journalisme, vous celle de la médecine. Ce choix est-il en rapport avec votre histoire familiale ? Devenir cardiologue pour « remettre en place des cœurs mis à mal » par cette France qui a condamné en 1946 votre père pour ses écrits et vous a contraints vous et votre sœur à l'exil en Grande Bretagne jusqu'à l'âge de onze ans ?

Jean-Pierre Cousteau : Le choix d'être médecin n'a aucun rapport avec l'enfance que j'ai vécue du fait des engagements politiques de mon père, Pierre-Antoine Cousteau. Du plus profond de mes souvenirs, je ne me rappelle pas avoir voulu exercer une autre profession.

Il n'y eut que deux ou trois semaines d'interrogation, après le bac : médecine comme depuis toujours envisagé ou tenter Normale Sup. pour devenir prof. d'histoire ? (je venais de suivre Jallez et Jerphanion dans *Les Hommes de Bonne Volonté* de Jules Romains et Brasillach, sa sœur Suzanne et Maurice Bardèche dans *Notre Avant-Guerre*. Les toits de la rue d'Ulm et le bassin aux poissons rouges du jardin de l'École me faisaient rêver).

C'est peut-être ce que certains appellent « vocation », terme galvaudé que j'ai toujours réfuté.

Mon père était très favorable à ce choix, jamais il ne l'a évoqué avec moi, ni dans ses lettres de Clairvaux, ni lors de la visite mensuelle que je lui rendais avec ma mère après mon retour en France.

Ma mère, elle, se rendit à Clairvaux chaque jeudi. Une visite hebdomadaire était autorisée, soit 40mn soit deux fois 20mn. Elle lui écrivit chaque jour pendant huit années. Une « performance » unique dans l'histoire des prisonniers politiques de l'Épuration.

Mon père pendant les quatre années que nous vécûmes ensemble entre sa libération et sa mort en 1958, à 52 ans, n'a jamais soulevé avec moi l'hypothèse d'un autre choix, ni voulu m'influencer. Je n'ai pas souvenir d'avoir évoqué avec lui une alternative à la médecine (j'ai en revanche bon souvenir d'un article qu'il écrivit en novembre 1955 dans *Rivarol*, *Lettre d'un père à son fils*, dans lequel il me donnait de sages conseils... Tellement sages que j'ai reproduit l'article dans l'annexe de *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau*).

Brasillach disait que mon père était d'un pessimisme souriant.

Dans l'exercice de la médecine, je n'étais pas pessimiste et j'étais souriant. Ce n'est qu'« après », après une cinquantaine d'années de confrontation avec la maladie, la souffrance, la mort que j'ai hérité du pessimisme paternel.

Mais pessimisme ou pas, rien ne remplace le privilège unique (je n'aime pas ce terme) qui fait l'exception de ce « métier », sa richesse : la nature humaine se livrant brute, pas toujours belle, certes, mais se livrant en confiance, malgré toute sa misère. Et parfois, on peut l'aider.

Non mon père n'est pour rien, *directement*, dans ce que fut ma vie professionnelle.

Indirectement, sûrement.

Lorsqu'à onze ans (pourquoi onze ans ? parce que c'était mon âge lorsque nous sommes revenus en France, ma sœur et moi, après cinq années passées en Angleterre, les écoles de la République, en 1945, n'ayant voulu ni d'elle, âgée de onze ans, ni de moi, six ans – enfants de collabo, ça faisait tâche) on découvre que sa mère est pauvre, seule, oubliée de la famille et des « amis » qui naguère se bouscullaient à sa porte. Que son père n'est pas que de passage au trou mais condamné à perpétuité. Que l'on ne peut à ses camarades de classe ni dire la profession de son père ni pourquoi il n'est pas là. Alors, cadeau sans prix, on découvre, oui, à onze ans, que l'on ne pourra dans la vie ne compter que sur soi-même et que pour cela il n'est qu'une et une seule chance : le travail.

Alors oui, indirectement, mes vies professionnelle et familiale, je les « dois » à l'histoire de mon père, de mes parents. Je dis mes parents car ma mère, Fernande, a joué dans l'ombre, un rôle essentiel dans cette saga familiale. Supérieurement intelligente, vive, caustique (ses amis l'appelaient Paprika), hyper-engagée politiquement (certains disaient qu'elle ne suivait pas son mari, qu'elle le précédait). Il alla en enfer. Elle aussi. Peut-être davantage.

Emprisonnée quelques mois à la prison de la Roquette à son retour du périple autrichien en janvier 1946, pas trop tard pour la prison mais un peu tard pour être fondue, elle se battit, seule, pendant huit ans pour obtenir une libération anticipée et mourut à 44 ans, six mois après la sortie de prison de mon père, d'une tumeur cérébrale qui la rongea depuis deux années.

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour publier de nouveaux ouvrages de votre père ? Le poids du travail, de la filiation ? Ou une hésitation à coucher sur le papier vos sentiments et intentions ?

La première raison, qui n'est peut-être pas la bonne, à ce « retard », est qu'avec des semaines de travail pouvant dépasser, avec les gardes, les cours, les publications, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix heures, j'en avais conclu que je n'en avais pas le temps et que je le ferai retraite prise. Ce que je fis.

Mais il est d'autres raisons : je n'y étais poussé par personne, ma sœur était morte, j'étais seul dans ma bulle, je n'avais aucune relation dans le milieu de l'édition, l'omerta sévissait, l'histoire était réécrite par les vainqueurs, aussi la crainte de retombées sur la vie professionnelle voire personnelle de mes filles et peut-être celle, personnelle, de remuer « *tout ça* ».

« Tout ça », ne serait-ce que la lecture des minutes du procès, a en effet remué beaucoup de choses... Oui, j'ai hésité.

Mais l'attitude de mon père lors de son procès qui ne renia rien ni ne baissa sa garde (il réussit même l'exploit de faire rire l'assistance !), l'absence de témoins à charge, la qualité des dépositions des témoins à décharge, sa droiture suicidaire (le verdict était de toute façon connu d'avance, les jurés communistes, le président crypto-communiste, un journal n'avait-il pas titré trois mois auparavant en première page : « *Ils ont moins de cent jours à vivre* » ?), m'ont sûrement renforcé dans ma décision de publier au moins son journal de prison, *Intra muros*.

L'élément déterminant de ce choix fut certainement l'absence de témoins à charge lors du procès. Pas une voix, pas une lettre en cette période de haine et de délation. Au contraire : le résistant Jacques Perret, le communiste Jacques Yonnet (aussitôt exclu du Parti), son frère Jacques-Yves, officier de Marine, en uniforme toutes décorations dehors malgré l'interdiction de ses supérieurs, sa secrétaire relatant que mon père lui faisait jeter chaque jour à la poubelle une dizaine de lettres de dénonciation, et d'autres. Que des témoins à décharge.

J'en avais prévenu Benoît Mancheron (éditeur de *Via Romana*, ndlr) : si je trouve trace de la moindre accusation honteuse non réfutée, j'abandonne le projet et me cantonne à la lecture du Midol.

S'il n'y avait eu Benoît Mancheron et *Via Romana*, j'eus édité *Intra muros* à compte d'auteur. En mémoire et pour le plaisir.

Mon père fut donc condamné à mort en novembre 1946 et gracié le 10 avril 1947 par Vincent Auriol, fraîchement élu premier président de la Quatrième République. Quelques jours avant



qu'il n'accordât la grâce, Auriol reçut l'avocat de mon père et lui tint ces mots que je trouve tellement inouïs, qu'il me fallait absolument les rapporter : « *Comment voulez-vous que je le gracie ? Il n'a cessé de lever les yeux au ciel et de regarder les jurés d'un air moqueur.* » (sic).

Pour une fois, je suis d'accord : un accusé qui ose lever les yeux au ciel et regarder les jurés d'un air moqueur ne mérite que la mort.

On sent chez votre père, notamment dans *Intra muros* une détestation non de son prochain mais du monde ou de ce qu'il est devenu.

Il faut replacer *Intra muros* dans son contexte ! La défaite d'un idéal, la condamnation à mort, les horreurs de l'Épuration, Clairvaux, une famille disloquée, il en était venu, c'est certain, à la « certaine détestation du monde » que vous évoquez. De même pour son idéal de la France, France qu'il aimait profondément et dont il assistait à un naufrage unique dans son histoire, conclusion tragique et inéluctable du traité de Versailles et de l'incroyable incurie de la Troisième République. Être bien conscient, en lisant ces lignes, qu'il s'agit du journal non retouché d'un condamné à mort.

Justement, comment travaillez-vous pour faire revivre l'œuvre de votre père ? *Intra muros* est un travail d'édition, d'annotation remarquable...

En prenant mon temps, beaucoup de temps ! Et du plaisir !

Comme je viens de le dire, je voulais au moins publier *Intra muros*. Mais je veux auparavant faire quelques remarques. Galtier-Boissière a écrit dans le *Crapouillot* ou ses *Mémoires*, je ne sais plus, que mon père fut le plus grand journaliste de la Collaboration.

Or il n'était pas seul, il y avait de la concurrence !

Brasillach, Rebatet, Béraud, Drieu La Rochelle, Algarron, Poulain, Blond, Laubreaux, Loustau...

Mon père n'était que journaliste, polémiste, miné par le virus mortel de la politique, mais de la seule politique journalistique – il n'a jamais voté, n'a jamais appartenu à un parti (et aucunement à la Milice comme se copient les uns les autres les pseudo historiens de cette époque).

Si l'on parle aujourd'hui – avec des pincettes, certes, et se bouchant le nez, de Céline, de Brasillach, de Rebatet, de Béraud, de Drieu La Rochelle, pour ne citer que ceux-là, ce n'est pas en raison de leur activité de journalistes, mais d'écrivains.

La question peut être posée : que serait leur mémoire si (par malheur) ils n'avaient été **que** journalistes ? Brasillach sans les *Poèmes de Fresnes*, Rebatet sans les *Décombres* ou les *Deux Etendards*, Céline sans *Voyage au bout de la nuit* ou *Mort à Crédit*, Béraud sans le *Martyre de l'Obèse* ou sa trilogie de la *Conquête du pain*, Drieu sans le *Feu Follet* ou *Gilles* (les romans et nouvelles de Drieu La Rochelle ont même les honneurs de la Pléiade – mais une cabale digne de Savonarole et de *Fahrenheit 451* a de facto interdit à Gallimard de publier les Pamphlets de Céline. En 2018 ! Je pense qu'en 2030, c'est le nom même de Céline qui aura disparu de la « mémoire des hommes ».

J'en reviens à *Intra muros*, c'est quatre cents pages, huit années de pamphlets, c'est du journalisme. C'est aussi une œuvre unique, à valeur historique (pour une fois le terme n'est pas usurpé) : aucun des journalistes de la Collaboration n'a écrit un journal politique pendant une aussi longue détention, sans reniement de sa mal-pensance, aucun n'étant d'ailleurs resté emprisonné huit années (Rebatet fut libéré après sept années ayant « profité » de ses loisirs forcés non pour écrire un journal mais pour terminer son monumental *Deux Etendards* – dont mon père fut le premier lecteur).

Intra muros ne fut pas écrit pour être publié, mon père le dit, il n'écrivait ni pour plaire à un patron de presse, ni à de chers lecteurs, ni pour assurer ses fins de mois, ni pour la postérité : il écrivait pour lui-même, plus libre qu'il ne l'avait jamais été, plus libre d'écrire que n'importe quel journaliste ou écrivain « libre », libre de juger l'actualité politique telle qu'elle lui parvenait (la radio était interdite à Clairvaux, les quotidiens et hebdomadaires politiques de même et n'entraient qu'en fraude), mais aussi de coucher sur papier ses réflexions de lecture(s), les auteurs qu'il admirait (Hemingway, Aymé, Wilde, Shaw, France, Rivarol, Huxley...), et les autres (Sartre, Hugo, Rousseau, Mauriac, Claudel, Aragon, Genet...), ses « rapports » avec Dieu et la religion, la vie carcérale, « les hommes en tas », les Grands Principes, les droits de l'homme, la démocratie, le suffrage universel, le fascisme, la vérité historique, il nous livre son éthique, avec au sommet de l'échelle le respect de la parole donnée, et au plus bas du bas, la trahison, celui qui a changé de camp, abandonné son clan, comme Pierre Gaxotte (directeur de *Je suis Partout* jusqu'en 1939, puis académicien français, ndlr). Et les pieds sales. Il idéalise non l'intellectuel mais le gentleman.

Je me rends compte que je n'ai pas répondu à votre question concernant les annotations d'*Intra muros*. Cela m'a pris une bonne année à piocher à droite et à gauche, merci aussi à Google, à Henry Coston et son *Dictionnaire de la politique française* et à Arina et Marc Laudelout qui m'ont grandement aidé dans la rédaction de ces six cents petites notes de bas de page : Chack, Bassompierre, Benoist-Méchin, Brinon, François Chasseigne, Doriot...

Votre père durant ces huit années d'incarcération a eu une production littéraire d'une incroyable richesse. Avec son humour caustique, il a d'ailleurs évoqué dans *Rivarol* après sa libération, la formidable « école littéraire de Clairvaux ! »

Il est vrai qu'en huit années de prison mon père n'écrivit pas que *Intra muros*. Plus de 700 lettres à ma mère, une *Histoire de la Guerre de Sécession* américaine, une *Vie de Staline*, une *Histoire des Batailles de la France et les forces en présence*, une *Histoire des guerres civiles* – toutes perdues – une *Petite Encyclopédie des atrocités françaises*, avec Rebatet un « roman politique (perdu) et pour se prouver qu'il pouvait aussi écrire un roman, un « roman d'anticipation » et le *Doigt de l'Eternel* (tous deux également perdus, le second ... par moi.).

Les « digests » tiennent une place à part. Ils sont le fruit de centaines d'heures de lecture, d'annotations, de classement, résultat de ses lectures de dortoir (c'est le titre que je leur donnerai volontiers si nous les publions un jour). Tout a commencé pour mon père par la révélation de Proust. Rebatet était d'une culture littéraire, musicale, artistique, encyclopédique (on a envie d'ajouter une s!). Et proustien. Proust était absent de la bibliothèque de Clairvaux – par ailleurs étonnamment fournie – mais l'ancien ministre Marion, lui aussi hôte des lieux, lui prêta *A la Recherche du Temps perdu*. Rebatet relut « son » Proust comme on lisait *la Nouvelle Héloïse* au XVIII^{ème} siècle, les larmes aux yeux, et le fit découvrir, non sans mal, à son ami PAC (cela est raconté par le biais de lettres dans l'annexe du *Proust digest*).

Mon père fut frappé par les « petites phrases » de Proust, et après une deuxième lecture, les isola et les classa par thèmes (l'Amour, la Mort, etc.) et cela lui donna l'idée de poursuivre avec d'autres auteurs. Il avait le temps pour lui.

C'était d'autant plus « facile » qu'il était, de 19h à 7h cloîtré dans sa « chambrette Louis XI », un lit, pas de table donc impossibilité d'écrire ; il prit ainsi l'habitude de lire un crayon à la main, cochant les phrases marquantes

Il en tira une « *Petite Encyclopédie des citations* » – l'un de mes livres de chevet – plus de 200 auteurs, plus de 2000 pensées aphorismes et maximes, qu'il classa par thèmes, et ... en fit de même pour *Rivarol*, *Napoléon*, *France*, *Machiavel*, *La Fontaine*, dont il fit, comme pour Proust et Hugo, des « digests ». Quel homme libre eut pu en faire autant ?

L'école de Clairvaux à l'honneur. C'est le titre d'un des derniers papiers qu'il écrivit, deux mois avant sa mort, dans *Rivarol*. Certes Charles Maurras, Jacques Benoist-Méchin, Lucien Rebatet, Xavier Vallat, Paul Marion, mon père et quelques autres auraient pu créer une *Académie des réprouvés*, attribuant chaque année son prix, par ex. à l'auteur le plus honni du « Système ». Mais ce qui l'incita à écrire cet article, c'est la cooptation d'Hervé Bazin à l'Académie Goncourt, avec dans la presse, tous les dithyrambes d'usage. *Le Monde* s'y distingua, ajoutant au blabla de circonstance l'obligatoire chapeau héros de la Résistance sans lequel il n'était pas d'écrivain digne de ce nom.

N'oublions pas que Sartre régnait sur le boulevard Saint Germain et que pour lui un intellectuel de droite relevait du pénal. Je vous laisse juge : « *Mobilisé en 1939 en Algérie, il (Hervé Bazin, ndlr) rentra en 1940 après l'armistice dans la métropole et prit une part active à la Résistance. Arrêté à la ligne de démarcation par les Allemands, il fut emprisonné à Fresnes puis à Clairvaux. Libéré en 1944, il entra de nouveau dans un groupe de Résistance et accomplit diverses missions.* » Vous avez bien lu ? En effet, Hervé Bazin fut incarcéré à Clairvaux de 1940 à 1944. C'est la seule exactitude de l'article du *Monde*. Car s'il fut condamné à quatre années de travaux forcés, ce fut... aux dépens des PTT, plus précisément pour « escroquerie aux chèques postaux » Mais peut-être pour le *Monde*, était-ce là un fait de résistance ? À Clairvaux, Bazin partagea le quartier des droits-co, aucunement des politiques, et s'il fut libéré en 1944, ce fut sans remise de peine, ayant purgé ses quatre années de taule pour délit de droit commun. Mon père tenait à lui rendre hommage, il le valait bien, en l'intégrant aux pestiférés de l'*École de Clairvaux*. Et saluer au passage ses confrères du *Monde*.

Via Romana vous accompagne dans ce travail de mémoire remarquable. Franz-Olivier Giesbert a eu le courage de signer la préface de *L'Autre Cousteau*... Pour la presse officielle c'est silence radio. PAC dérange-t-il toujours ou est-ce Je suis Partout dont il fut le rédacteur en chef et dont la diffusion à son interdiction était bien supérieure à nos « grands quotidiens » actuels ...

J'ai eu la chance, grâce à Emmanuel Ratier, d'être mis en relation avec Benoît Mancheron, créateur et directeur des éditions *Via Romana*.

Via Romana a déjà publié Proust Digest, Hugothérapie, ou comment l'esprit vient aux mal-pensants (dont le premier titre était *Hugo digest*), une biographie de mon père, Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau – que j'ai écrite à la demande de Benoît Mancheron – et cette année *Intra muros*.

Restent les articles, je les ai tous, pas seulement ceux de *Je Suis Partout*.

Combien ? Trois ? Quatre mille ?

Hélas, hors articles, beaucoup d'écrits furent, je l'ai dit plus haut, perdus : l'appartement de mes parents fut perquisitionné sur ordre de Mandel pendant que mon père était prisonnier de guerre en Thuringe. Puis, il y eut la fuite de dix-sept mois en Autriche pendant laquelle l'appartement fut gentiment visité par les fifis (FFI, ndlr) à la Libération, puis réquisitionné deux années par une famille américaine (que je qualifierai d'Occupation), enfin Fresnes, Clairvaux et Eysses : beaucoup d'écrits perdus.

Vous évoquez le « silence radio » de la grande presse. Il y a en effet omerta. Le plus bel exemple est le silence concernant le *Proust digest*, fruit d'une année de travail de bénédictin (à Clairvaux c'était la moindre des choses), dégageant, à-partir de ces seuls aphorismes, pensées et maximes, une morale proustienne, travail qui n'avait jamais été fait et dans lequel n'apparaît pas un seul mot de mon père. Il fut néanmoins refusé deux fois par Gallimard, une première fois en 1952, mon père était encore à Clairvaux, Rebatet fraîchement libéré avait présenté ce travail à Paulhan, éminence grise des éditions Gallimard, qui donna « avis très favorable » au comité de lecture. Mais Camus veillait à ce que la maison restât « propre ».

Le *Proust digest* ne fut donc pas publié. Camus n'avait pu, en revanche, s'opposer à la parution des *Deux Étendards*; j'espère qu'il en eut des cauchemars. Le second niet le fut à moi en 2013 à l'occasion du centenaire de la publication de la *Recherche*. Sans explication, pas même un refus outré : « comment osez-vous ? » J'eus préféré.

Cela dit, le silence ne fut pas total : Franz-Olivier Giesbert a en effet accepté (eut le courage) d'écrire la préface de *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau*, suivi d'une note de lecture dans *le Point*. *Intra muros* eut également un papier signé de lui.

Je l'en remercie. Je remercie aussi Ghislain de Diesbach pour sa belle préface d'*Intra muros*, Françoise Pichard pour sa magnifique couverture, et Pierre-Alexandre Bouclay pour son excellent papier paru dans *Valeurs Actuelles*. Sinon, seule la presse amie, *Radio Courtoisie*, *TV Liberté*...

Pour le reste pourquoi ce silence des médias officiels ? Ce n'est pas à moi de répondre.

Vous évoquez *Je Suis Partout*, journal dans lequel mon père régnait sur la politique étrangère, en premier celles des États Unis et de l'URSS. Je profite de ces lignes pour rappeler qu'en effet *JSP* eut un tirage inégalé pendant l'Occupation et une notoriété inimaginable aujourd'hui, à l'heure d'internet, des réseaux sociaux, de la télévision, de la multiplicité des titres. Ceux qui liront *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau* et *Intra muros* découvriront à quel point ce journal était libre, ne dépendant d'aucun groupe de presse, d'aucun magnat milliardaire, ni de la manne publicitaire, sans le souci de plaire – ou déplaire – au pouvoir en place, ni des fins de mois, *JSP* fonctionnait en « soviet » et fut pendant l'Occupation en permanence dans le collimateur de l'ambassadeur Abetz et de Vichy : Laval fit plusieurs fois interdire *JSP* et voulut même emprisonner mon père. Il est regrettable qu'il ne l'ait fait, cela aurait rendu difficile la tâche du jury : condamner pour collaboration un journaliste emprisonné par Vichy ! (Un Allemand, codétenu à Fresnes, l'était bien, lui, au motif de l'article 75, « intelligence avec l'ennemi. » Cela ne s'invente pas.)

Vous avez prévu de faire publier les *Lois de l'Hospitalité*. Pourriez-vous nous présenter cet ouvrage essentiel à mon sens dans l'œuvre de PAC ... Son chef-d'œuvre disait Lucien Rebatet.

Les *Lois de l'Hospitalité* ont été publiées du vivant de mon père, après sa libération. Il s'agit du récit de sa fuite en Autriche (et non à Sigmaringen où il ne mit pas les pieds) avec ma mère, d'août 1944 à décembre 1945, date de son arrestation, à Innsbrück, par la police française.

Cette épopée incroyable est racontée avec humour, se lit comme un roman – c'en est d'ailleurs un. Je ne sais si c'est le chef-d'œuvre de mon père, mais ce petit bout d'histoire dans la grande en vaut bien d'autres et *Via Romana* va en effet le rééditer en 2019.

J'ai décidé d'ajouter au récit-même des *Lois de l'Hospitalité*, *En ce temps-là*, paru un an après sa mort, livre dans lequel il se raconte de sa terminale à Louis-le-Grand (*A l'âge des boutons d'acné*) jusqu'à 1934, reportage à Madrid pendant la guerre civile espagnole, avec Brasillach et Bardèche. S'y ajoutent *Écrit à l'Ombre*, récit de son séjour au quartier des condamnés à mort de Fresnes et, pour faire la jonction 1934-1945, le chapitre V de *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau*.

Pour conclure cet entretien, revenons sur Lucien Rebatet. Lui et PAC avaient une communion d'esprit, une complicité qui rend passionnante la lecture de leurs échanges dans *Dialogue de Vaincus*. Avez-vous continué une relation avec lui à la disparition de votre père ?

Hélas non, je n'ai jamais revu ni parlé à Lucien après la mort de mon père. Il ne s'est jamais manifesté. C'est un grand regret.

Après leurs sorties de prison, Rebatet en juillet 52, mon père un an plus tard, ils vécurent dans la pauvreté – pour ne pas dire, concernant Rebatet- la misère. Mon père, lui, « survécut » en faisant des traductions car ce n'étaient ni sa rubrique hebdomadaire dans *Rivarol*, ni ses papiers du *Charivari*, ni ses pamphlets de *Lectures Françaises* qui lui eussent permis de « vivre ». Mon père avait aussi eu la chance de pouvoir regagner son appartement de l'avenue de La Motte Picquet qui ne put lui être confisqué au nom de l'indignité nationale (comme le fut sa maison de Savigny), cet appartement étant loué au nom de son père. J'y vécus donc avec lui, ma sœur et mon grand-père quatre années et ce bel appartement devint le lieu de réunion, de rassemblement, de nombreux proscrits.

J'y ai côtoyé, je me rends compte aujourd'hui de la chance inouïe que j'ai eue, des personnages hors norme, entre autres Jacques Benoist-Méchin, Jacques Perret, Maurice Bardèche, Bernard de Fallois, Henry Coston, François Brigneau, Arletty, René Malliavin, Jean Madiran, Louis Malle... mais celui qui vint le plus souvent, ce fut Lucien. Mon père et lui avaient tissé des liens indélébiles : *JSP*, le procès, la condamnation à mort, 141 jours de chaînes, chaque soir s'endormir peut-être pour la dernière fois, puis Clairvaux et les *Dialogues de vaincus*¹ auxquels vous faites référence...

Oui, cela crée des liens ...

Lucien écrivit dans *Rivarol* un très bel article à la mort de mon père, « *Testament et Tombeau de P.A.C.* », que j'ai tenu à reproduire dans l'annexe d'*Intra muros*.

Intra muros, Pierre-Antoine Cousteau, 486 pages, édition Via Romana

Cet entretien a été publié initialement dans la Revue *Synthèse Nationale*, 1^{er} septembre 2018

<https://www.noussommespartout.fr/pierre-antoine-cousteau-etait-un-pessimiste-souriant/entretiens/#easy-footnote-1-4589>

1. *Dialogue de vaincus* parut sous ce titre, *Dialogue* au singulier, édité par Berg International, en 1999, sans que j'en fusse informé, avec en prime une préface bourrée d'inexactitudes signée Robert Belot. Il s'agit de sujets divers – le premier consacré à Céline ne figure pas dans l'édition de Berg et fut reproduit avec ma bénédiction, mais partiellement « censuré » car certains passages n'étaient pas publiables au nom de la bien-pensance actuelle – dans le *Bulletin Célinien* de Marc Laudelout. Ayant choisi un thème, Rebatet et mon père, assis face à face, se renvoyaient la balle, en « *live* » dirait-on aujourd'hui, chacun répondant à l'autre selon l'inspiration du moment, exemple rare d'un authentique dialogue écrit sur le vif. Je possède ces textes, une vingtaine, et si j'ajoute cette note, c'est parce que je ne sais s'il faut titrer « *Dialogue* » comme le fit Berg ou « *Dialogues* » car ils sont vingt. Question qui me taraude depuis.

Ouvrages

- *L'Amérique juive*, Paris, Les Éditions de France, 1942.
- *Hugothérapie ou Comment l'esprit vient aux mal-pensants*, Bourg, Éditions E.T.L., 1954 (rééd. Via Romana, 2015).
- *Mines de rien ou Les grandes mystifications du demi-siècle* (préf. Lucien Rebatet, ill. Ralph Soupault), Paris, Ethéel, 1955.
- *Après le déluge : pamphlets*, Paris, La Librairie Française, 1957.
- *Les Lois de l'hospitalité*, Paris, La Librairie Française, 1957.
- *En ce temps-là*, Paris, La Librairie Française, 1959.
- *Dialogue de vaincus (prison de Clairvaux, janvier-décembre 1950)*, texte inédit présenté par Robert Belot, (avec la collab. de Lucien Rebatet), Paris, Berg International, 1999.
- *Proust digest* (préf. Lucien Rebatet), Paris, Via Romana, 2013.
- *Intra muros ; suivi de Pensées et aphorismes* (préf. de Ghislain de Diesbach), Paris, Via Romana, 2017.

Jean-Pierre Cousteau vient de publier aux éditions *Via Romana* une autobiographie passionnante *Fils de collabos, neveu de résistant...* C'est rare. Ennuyeux est généralement l'adjectif qui sied à ce genre d'exercice. Pierre-Antoine Cousteau, ce père collabo, dernier rédacteur en chef de *Je suis Partout*, condamné à mort en 1946, libéré en 1953, est mort en décembre 1958 à 52 ans. Jean-Pierre est alors étudiant en troisième année de médecine. Sa mère « Paprika » décédée elle aussi prématurément, il se retrouve seul à nouveau avec sa sœur Françoise dont le Commandant Jacques-Yves Cousteau, frère de PAC, s'occupera sans faille ; avec une rudesse qui lui était propre mais avec un amour sincère, providentiel. Jean-Pierre Cousteau, nous livre ses souvenirs avec un art consommé de l'autodérision et un grand « sense of humour ».

**PNous sommes T
Partout**
Grand magazine politique, littéraire, culturel



PAC est entré dans ma vie par un hasard de lecture, celle de l'ouvrage de son fils Jean-Pierre : « *Pierre-Antoine Cousteau, l'autre Cousteau* ». La rencontre fut fulgurante de par la vivacité de sa plume, de ses analyses, sa perspicacité et une lucidité toute contemporaine notamment dans ses écrits d'après-guerre. Nous ne reviendrons pas sur la période *Je suis Partout* où PAC succédant à Robert Brasillach fit le choix, avec son comparse Lucien Rebatet, de la collaboration totale. Ce nihilisme absolu l'a conduit à fuir en 1944 en Suisse, en Autriche dans des conditions narrées dans *Les Lois de l'Hospitalité*, un ouvrage au style romanesque qui à mon sens est l'un des plus aboutis de l'auteur.

PAC ira jusqu'au bout. Jusqu'à donner sa parole d'honneur à un officier américain de ne pas s'enfuir. Son frère, Jacques-Yves, gagne l'Autriche se démène pour lui trouver des faux papiers afin que lui, son épouse Fernande, « Paprika », et les enfants gagnent l'Espagne de Franco.

Refus de PAC. Il a donné sa parole à un homme qui n'en a guère et dont la troupe conquérante n'hésitera pas à le renvoyer en France.

« *La fidélité à sa parole, le panache, c'est superbe sur le papier, dans les chansons de geste. La loi du clan, c'est la règle du jeu sur un terrain de rugby, mais ça peut pourrir une vie, des vies. Quant à moi, sans son refus de se réfugier en Espagne, je n'aurais pas écrit ces lignes car mon enfance, ma vie, celle de ma mère, de ma sœur eussent été normales. Sans Doriot, il n'eût été qu'un parmi les 100 000 de l'épuration* ». (Page 19).

La rencontre avec Jean-Pierre Cousteau a été tout aussi fulgurante. Car cet homme que nous avons eu longuement le plaisir d'interviewer est d'une humanité rayonnante à la mesure du pessimisme de son père. Ne sont-ils pas d'ailleurs les deux côtés d'une même médaille ?

Sans famille, Jean-Pierre Cousteau et sa sœur vont vivre dans le sud de la France, chez le résistant Jacques-Yves Cousteau qui s'est vu attribuer l'ancienne Villa Reine, qui fut la résidence de l'Amiral Darlan assassiné en 1942. Deux années sans école et de liberté ... Arrive 1946. Il est impossible pour l'épouse de PAC de scolariser des enfants de « collabos » en France ... Jean-Pierre et sa sœur iront donc étudier en Angleterre où vit leur grand-père.

1950. Retour en France à 11 ans après cinq années anglo-irlandaises. Direction la pension et une fois par mois, le jeudi, Clairvaux pour rendre visite à PAC. « *Je n'ai jamais autant vu mon père. Derrière un double grillage séparé par un corridor dans lequel le maton de service tue le temps en faisant les cent pas. Vingt minutes le matin, vingt minutes l'après-midi – et le droit, plutôt la grâce, car mon père est un prisonnier modèle et a obtenu son deuxième galon, une fois par an, de nous embrasser ; nous nous rejoignons, l'espace d'un baiser, en no man's land, dans le corridor du maton* ». (P.40).

PAC est libéré en 1953. Jean-Pierre, un an plus tard, sort de pension pour entrer à Janson où un certain Régis Debray fait aussi ses études. Nous n'en dirons pas plus, à vous de lire !

A 15 ans, le fils se retrouve avec sa sœur à vivre avec un père. « *J'avais 15 ans, je croyais comprendre mais ne comprenais pas. Nous n'avions pas de souvenirs communs, nous n'étions cependant pas deux étrangers.* » (P.66). Pour autant comment comprendre l'engagement nihiliste de PAC ? « *Une famille éclatée, des vies anéanties* »...

A sa sortie de prison, PAC et ses enfants vivent dans un appartement qui ne lui a pas été confisqué lorsqu'il fut condamné pour indignité nationale car il appartenait à son père.

Le 48 devient une annexe de Clairvaux où se retrouvent les anciens bagnards et autres connaissances mal pensantes. Jean-Pierre Cousteau narre dans des pages passionnantes ainsi ses rencontres avec des personnages comme Jacques-Benoist Méchin, Lucien Rebatet, Jacques Perret, Bernard de Fallois, Louis Malle, Henry Coston, Maurice Bardèche ...

Le 17 décembre 1958, PAC décède à 52 ans d'un cancer du côlon ... « *J'étais en troisième année de médecine et venais de passer le concours de l'externat. J'ai pleuré un bon coup, pas vraiment conscient de la perte qui me frappait. Pas seulement moi. La vraie perte, ce sont ces articles, ces livres qui ne seront jamais écrits.* » (P.101).

Suivent de très belles pages sur sa carrière de cardiologue, de médecin fédéral national dans le milieu du tennis et sur ses relations avec ses patients : « *Aucun métier, aucun, ne peut offrir de joie supérieure à celle de l'enfant qui guérit ou de peine supérieure à celle de l'enfant qui meurt.* » (P.119).

Les relations avec Jacques-Yves Cousteau, les séjours sur la Calypso sont aussi narrés et l'on ressent l'attachement viscéral de l'auteur à la notion de famille. Logique. Lui qui en a tant été privé. « *Ma vie sera donc réglée, je ne ferai jamais de politique, je ne risquerai pas ma peau pour des idées, et si je fondais une famille, je serai présent, je ne l'abandonnerai pas, je ne vivrai pas en fuite, en conflit permanent avec les bien-pensants, je n'irai pas en prison. Et si par malheur, je devais m'y trouver, ma parole d'honneur de ne pas m'évader n'aurait aucune – aucune – valeur.* » (P.105).

L'ouvrage s'achève – idée très intéressante – par la publication de lettres dans lesquelles PAC parle de ses enfants.

La lettre d'un père à son fils pour le mettre sur le chemin de la fortune, paru dans Rivarol le 17 novembre 1955 est un régal. « *Tu perds un temps précieux à traduire Platon et Cicéron, tes notes de sciences sont déplorablement excédentaires et je constate avec des sueurs froides que tu rédiges des compositions françaises avec une alarmante élégance. En somme, tu es en train de devenir tout doucement un intellectuel, c'est à dire un individu pratiquement inutilisable, voué à des besognes marginales et à des gains dérisoires.* » (P. 189).

PAC avait bien cerné les choses. Son fils après une carrière remarquable est devenu l'intellectuel qu'il redoutait, l'intellectuel qu'il a toujours été. Et pire ! Il y a dans la plume du fils de l'encre du père. Mauvais sang ne saurait mentir.

Jean-Pierre Cousteau, *Fils de collabos, neveu de résistant*, 196 + cahier photos de 10 pages.

Éditions Via Romana. 19 euros. Préface de Nicolas d'Estienne d'Orves, 28 septembre 2019 dans Arts & Lettres & Chansons

<https://www.noussommespartout.fr/jean-pierre-cousteau-une-biographie-a-coeur-ouvert/lettres/>

REEDITION : Dialogues de « vaincus »



Pierre-Antoine Cousteau, Lucien Rebatet

Omnia Veritas Limited, 22 févr. 2018 - 336 pages

Cousteau - Tu ne vas pas me dire que tu as des regrets !

Rebatet - Non ! Je ne regrette rien. Je me dis simplement ceci: j'ai eu raison de vitupérer les fuyards, les taupes bourgeoises, tous ceux qui se sont tapis chez eux à l'heure des coups durs, je suis satisfait de ne pas être de leur espèce. Mais sur un plan supérieur, j'ai dit « non » à la société à l'âge de vingt ans. L'idéal de la fermeté, de la virilité même, n'aurait-ce pas été de résister mordicus aux poussées de fureur, d'enthousiasme, de dégoût qui ont fait de nous les partisans d'une foi politique ?

Cousteau - Pour cela il aurait vraiment fallu être un surhomme. Il n'y a pas de justice. Et cette absence n'est pas limitée à notre cas. Il

n'y a jamais de justice. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais. Du moins sur cette terre. Et comme nous n'avons pas l'infantilisme de donner dans les fables nazaréennes qui relèguent la justice dans l'au-delà, autant se faire une raison. Le Droit et la Justice sont des constructions métaphysiques. Pour peu qu'on décortique un peu le système, on retrouve toujours la vieille loi de la jungle, c'est-à-dire le droit du plus fort. Ça, c'est solide. La société organisée élimine ses ennemis. Les possédants défendent leur bifteck. Le gang régnant anéantit les individus ou les groupes qui l'inquiètent.

https://books.google.ch/books?id=DO9eswEACAAJ&hl=fr&source=gbs_book_other_versions

« Pierre-Antoine Cousteau », Biographie d'un Maître de la Polémique



Ce livre arrive à point pour approcher au plus près le dramatique destin d'« une des grandes plumes du journalisme français » (H. Coston).

L'auteur, le docteur **Jean-Pierre Cousteau**, son fils, a puisé dans les archives familiales des documents et des témoignages, des lettres, notamment les 701 lettres quotidiennes envoyées par sa mère à son époux en prison, des textes rédigés par son père ou quelques-uns de ses camarades du plus grand intérêt. Le titre exact du livre « *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau* » permet sans doute d'attirer les chalandes qui s'étaient émerveillés devant le Monde du silence, mais n'a aucun rapport avec le pamphlétaire, ses choix, ses combats, si ce n'est pour l'auteur de dire sa reconnaissance pour ce que fit le marin pour son frère, sa belle-sœur et leurs enfants dans une période terrible. Dans les milieux de droite, « le plus grand journaliste de la collaboration », selon Galtier-Boissière, fut, parmi les condamnés à mort (en 1946), un des ceux qui montrèrent le plus de panache dans l'adversité. Ses amis et ses ennemis reconnurent son courage, sa droiture, sa loyauté, sa franchise. Il fut le seul des « indignes nationaux »

à faire rire ses juges. Une des qualités de ce livre de piété filiale est précisément de faire saisir la complexité des raisons paternelles dans les positions de plus en plus extrêmes. Comme nous l'avions déjà compris par **Coston, Brasillach, Brigneau, Charbonneau**, etc., il y eut une forte solidarité entre amis. En période de guerre civile, la passion des engagements ne laisse aucune place aux nuances. Ils avaient pris parti, ils ne lâchaient rien comme on dit aujourd'hui. Fusse jusqu'au poteau. Aussi n'ai-je pas compris l'intérêt, dans le livre, d'une préface de Franz-Olivier Giesbert.

Est-ce un hommage à la vérité officielle, au manichéisme bien-pensant ?

Il est vrai que trouver des qualités littéraires à des écrivains qui pensaient très mal – même 75 ans après – relève presque du crime contre l'humanité. Peu importe, nous entrons au début dans les détails d'une famille bourgeoise du Bordelais qui voyagea.

Pierre-Antoine suivit des bonnes études à Bordeaux, à Paris (à Louis-le-Grand, à New-York). Jusqu'à la troisième, il se dira « **catholique et Français** ». A l'entrée en seconde « *tout changea : je découvris le libre examen et je m'installai avec une remarquable aisance dans la négation...* ». Plus tard il fera la distinction entre un « scepticisme fécond » qui sera un de ses ressorts mentaux et « *ces insurrections saisonnières de jeunes chiens qui n'ont pas d'autres fondements que l'ignorance et la présomption* ».

Il obtint son baccalauréat (philosophie) puis se laissa un peu aller, fit du sport et des « petits boulots ».

Après un nouveau séjour difficile à New-York en 1929-1930, il revient en France parlant parfaitement l'anglais.

Recommandé par l'écrivain, grand reporter, Titaïna (Élisabeth Sauvy, soeur aînée d'Alfred Sauvy), il entre dans le journalisme... et tombe amoureux de la secrétaire de Titaïna. Elle deviendra sa femme et la mère de ses deux premiers enfants.

Journaliste politique

D'après ce qu'il a écrit et d'après ses amis, ce sceptique aurait été tenté par diverses tendances politiques, au gré des années, des amitiés et des situations diplomatiques et intérieures de la France : anarchiste, révolutionnaire, pacifiste, nationaliste, « fasciste », communiste. Il lisait ses confrères, les rencontrait, mais ce fut quand, à partir de 1932, il entra à *Je Suis Partout*, qu'il fut lui aussi séduit par le directeur, Pierre Gaxotte. Normalien, agrégé d'histoire-géographie, très cultivé, brillant, ce secrétaire de Maurras fut un modèle pour toute son équipe.

L'écrivain prisonnier **Pierre-Antoine Cousteau** fut sensible aux arguments nationalistes, y compris au fascisme et il ne suivit pas ses amis venus de l'Action française sur l'hypothèse royale. Son talent s'imposa vite : en 1934, il avait accès à la première page de *JSP*, généralement sur des questions de politique étrangère. Durant « l'avant-guerre », le ton des articles monte ; celui que ses familiers appellent PAC, devient violent. Mais il est apprécié des lecteurs. En 1937, il assiste au congrès de Nuremberg ; en 1938, il se rend à Madrid avec **Robert Brasillach** et **Maurice Bardèche**. En 1940, il est mobilisé et sa compagnie est faite

prisonnière : il passera quatorze mois dans un stalag en Thuringe avant de revenir. Il reprit sa place au journal, produisit jusqu'en 1944 maints « papiers » pour *JSP* et *Paris-Soir* sans retenue, insistant sur la nécessité de renforcer la collaboration. Il méprisait la prudence et fut vite considéré comme un des collaborateurs qui appuyaient les mesures les plus dures. En 1946, il expliqua au juge qu'il avait eu cette position car, dit-il, la défaite de l'Allemagne entraînerait la soviétisation de la France. Lui et son épouse purent échapper aux arrestations en 1944 ; ils gagnèrent l'Allemagne puis l'Autriche et furent arrêtés par la police française en 1945. En novembre 1946, PAC fut condamné à mort, et, enchaîné, attendit dans le « couloir de la mort » durant 141 jours. En 1947, il fut gracié par Vincent Auriol mais ne sortit de sa geôle qu'en 1953. Depuis son emprisonnement, et même après il fit des traductions (de l'anglais) mais sa famille connut de grosses difficultés matérielles. Le survol de cette vie (une centaine de pages dans le livre) était nécessaire pour éclairer les positions de PAC. Précisons que Cousteau ne fut encarté dans aucun parti, ne fut pas membre de la Milice (contrairement à ce qu'on lit ici ou là).

Le reste du livre me semble littérairement encore plus intéressant. Ses emprisonnements successifs, à Fresnes avant le procès, puis au bagné : Clairvaux, Eysses, vont donner à ce journaliste sans travail, cet écrivain au verbe fleuri, abondant, l'occasion de pouvoir se livrer à la liberté la plus recherchée des rédacteurs : pouvoir lire, écrire, penser sans être dérangé. Il fit moult recherches, rédigea ses mémoires, et produisit de nombreux manuscrits dont seulement quelques-uns ont été publiés. Mais puisque ses articles de *Je Suis Partout* sont inaccessibles ou du moins légalement non publiables – en tout il a écrit environ quatre mille articles –, que les conflits et les protagonistes ont disparu, ce sont ces textes de la « survie » qu'il faut absolument déguster : les travaux par thèmes ou auteurs, les mémoires, auxquels appartient *En ce temps-là* publié par Coston en 1959...

Puis il y eut les percutants éditoriaux publiés par l'hebdomadaire Rivarol et édités par Coston en 1956 sous le titre *Après le déluge* (réimprimé par les *Éditions Dualpha* en 2007) ainsi que les éditoriaux de PAC pour *Lectures françaises*, mensuel qu'il avait fondé avec Henry Coston en mars 1957. Bien que très malade, suite aux conditions de sa captivité, il publia jusqu'à son décès des éditoriaux acides et forts (du n° 1 au n° 19-20) que devrait étudier tout aspirant au journalisme... ou les esprits non conformistes pour se détendre et réfléchir. Céline en prend à nouveau pour son grade. Mais aussi les anticolonialistes, les communistes français, le personnel politique français en particulier De Gaulle et Malraux. Son dernier éditorial « Petit portrait du Figaro », traite de l'évolution rapide des « lignes » politiques suivies par *Le Figaro* depuis le XIXe siècle et depuis 1940 : comme tant d'autres, après avoir encensé jusqu'au bout le Maréchal, il vira de bord et il soutint De Gaulle et ses alliés de gauche. La direction du *Figaro* de l'époque mérite sa place dans le dictionnaire des girouettes que PAC avait toujours stigmatisées.

Dans ce livre, Jean-Pierre Cousteau a remarquablement fait œuvre didactique. A plusieurs reprises, il tient à rendre hommage à son oncle le « commandant » Jacques-Yves Cousteau qui est toujours intervenu pour PAC, ses enfants, sa femme. L'auteur rappelle notamment qu'au procès de Pierre-Antoine, le jeune officier de marine que ses amis avaient pourtant mis en garde, tint à venir déposer en uniforme pour défendre son frère. Cela déplut à De Gaulle et il semble que la carrière militaire du futur explorateur des fonds marins, en ait pâti. Toute allusion à un événement, tout nom propre peu connu du grand public sont documentés. Surtout l'auteur n'a pas omis de publier en annexes, des extraits de lettres ou d'éditoriaux parmi les plus enlevés, les plus caustiques qui donnent furieusement l'envie de lire d'autres textes. Le dernier chapitre se termine par le très émouvant « Testament et tombeau de Pierre-Antoine Cousteau » (de Lucien Rebatet, *Rivarol*, 25 décembre 1958).

Jugements littéraires, politiques, religieux

On suit les goûts et dégoûts littéraires de Cousteau. A plusieurs reprises il explique n'en vouloir à personne sauf à Gaxotte pour avoir poussé, dit Cousteau, ses rédacteurs au « fascisme » puis les avoir « lâchés ». La colère l'aveugle et l'amène à contester toute valeur aux synthèses de l'historien par exemple *L'Histoire des Français* de Pierre Gaxotte, fort estimée par de très nombreux lecteurs et historiens, rééditée pendant des années. Le prisonnier puisait comme il l'entendait des livres dans les 7 000 volumes de la bibliothèque de Clairvaux, sans compter les prêts de ses voisins. Il prenait beaucoup de notes, remplissant de gros carnets en vue d'hypothétiques parutions. Parmi ceux qu'il n'aime pas citons en tête **Céline** (après sa lecture de **Mort à crédit**). Les raisons données par Cousteau contre l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* semblent en partie recevables mais n'évitent pas la mauvaise foi à la Voltaire : « Céline est scatologique pour le plaisir d'être scatologique »... « Son œuvre est destinée à être le chantre des crasseux, des médiocres, des lâches, des ratés... ». PAC dit aussi avoir le dégoût de l'emploi de l'argot systématique et de la vulgarité. Bref les deux hommes ne s'entendirent pas. Sur les écrivains qui furent, un temps, proches des mouvements « fascistes », il s'emporte. Pour lui Céline, Malaparte, Ernst von Salomon se reniaient (par des nuances mises dans leurs derniers ouvrages) !

Il reconnaît avoir des lacunes et son jugement est fréquemment scellé sur un coup de tête immédiat. On comprend que ce voltairien ait aimé l'esprit du XVIII^e siècle. Son agnosticisme se réduit parfois à des plaisanteries de potaches qu'il faut comprendre comme un exutoire à son amertume. Après avoir relu le « Sermon sur la montagne », il a trouvé utile d'écrire un sermon sur la plaine... : « heureux ceux qui n'ont ni faim, ni soif de justice car ils ne seront jamais déçus ». Sur cette question intime de la foi, face au cynisme, il faut être prudent. Il est rationaliste devant les explications catholiques, il a tendance à simplifier certains épisodes, par exemple les guerres de religion mais il fut très édifié par la charité des religieuses et des aumôniers des prisons. Pour le deuxième anniversaire de l'« assassinat de Robert » [Brasillach] : « J'ai demandé qu'on dise une messe ce jour- là à son intention dans la cellule qui sert de chapelle aux condamnés à mort ». Si tous les voltairiens avaient ce genre d'intention... on pourrait espérer. Au moment de rendre l'esprit, il tint à dicter son testament à son grand ami Lucien Rebatet : il dit, quant à ses dispositions philosophiques, n'avoir que « celles qui ont été les miennes, c'est-à-dire dans un agnosticisme total ». Il répète ce qu'il avait expliqué à son juge d'instruction, à savoir désirer la victoire de l'Allemagne... « parce qu'elle représentait à l'époque... la dernière chance de l'homme blanc ».

Ayant recueilli les boursouflures les plus épaisses chez Hugo, il en fit un de ses meilleurs ouvrages, *L'Hugothérapie* (à conseiller aux neurasthéniques). Mais nous pouvons regretter des faiblesses de jugement dans son emportement contre de grands écrivains aux cadences inoubliables. Je ne peux laisser passer, pour les « Mémoires d'Outre-tombe » les foucades du genre : Chateaubriand... « est un abruti d'une rare qualité ! » Ni son emportement sur les « Oraisons funèbres » de Bossuet. Cela vient sans doute des études secondaires lacunaires. Il le reconnaissait et cherchait à approcher des auteurs provisoirement ignorés ou oubliés. Ainsi il a découvert en prison, avec une grande satisfaction, Rivarol et Machiavel. Il avait gardé un piètre souvenir d'une courte lecture de Stendhal. Il ouvre « La Chartreuse », est émerveillé et ravise son premier jugement. Il relira, parmi d'autres, Stendhal jusqu'à sa mort ainsi que des auteurs anglais dont Oscar Wilde.



Le vrai PAC ?

À sa mort les éloges furent nombreux. Tous insistèrent sur son courage (entre autres Jacques Perret qui était devenu un ami), sa droiture, sa « fidélité à soi-même et à ses amis » ... Ceux de ses proches et ses lecteurs qui l'ont le mieux compris, ont souligné, comme Brasillach, son « pessimisme souriant » ; d'autres ont insisté sur son style et son humour froid qui déclenche le rire ou la fureur. Le talent de PAC a sans doute joué un poids supplémentaire dans la balance finale de son jugement. Il avait épinglé trop de médiocres, de profiteurs, de parvenus, de champions du changement de veste... Les éloges les plus précis, les plus littéraires, de l'écrivain me semblent ceux de Saint-Paulien et de Coston. Du premier : « La fougue, la véhémence de ses écrits, sont tempérées par une sorte d'humour froid, par une impassibilité passionnée qui, souvent, produisent un effet prodigieux. Pas de haine ; un mépris écrasant, une ironie âcre, cinglante, qui double l'insulte » ...

L'analyse la plus exacte me semble être celle d'Henry Coston, dont le premier souci ne fut pourtant pas de décortiquer la littérature. Ici il va droit au but ; parlant de cette « grande plume », il écrivit : « Ses phrases équilibrées, nerveuses et claires sont traversées d'un humour ravageur et d'une ironie souvent amère. Cousteau fait penser à Voltaire et aux polémistes du XVIII^e siècle, comme aux vaudevillistes du XIX^e siècle ou aux humoristes britanniques... » Parmi les auteurs avec lesquels il eut des liens de grande estime, on peut trouver des proximités littéraires : Marcel Aymé, Antoine Blondin, Albert Paraz et surtout le cher Jacques Perret... Ce qui rejoint ce que PAC avait confessé dans une lettre :

« Il y a évidemment une contradiction flagrante entre mon engagement politique, si absolu, extrême et violent et le goût inné que j'ai du scepticisme souriant, de l'épicurisme, de l'hédonisme fleuri des gens du dix-huitième siècle. Il est vrai que cet incomparable dix-huitième siècle s'est abîmé dans des flots de sang et qu'il s'est achevé par des galopades de sabreurs au front bas, imperméables à l'humour et à la philosophie... »

Lectures Françaises, N°719, 30 mars 2017

<http://www.lectures-francaises.info/2017/03/30/pierre-antoine-cousteau-biographie-dun-maitre-de-polemique/>

A, aussi :

Marcel Aymé

Arlette

Maurice et Suzanne

Bardèche

Jacques Benoist-Méchin

Henri Béraud

Antoine Blondin

Robert Brasillach

Henry Coston

Bernard de Fallois

Joë Faure

Jean Galtier-Boissière

Noël Jacquemart

Henri Lèbre

Jean Madiran

Louis Malle

René Malliavin

Albert Paraz

Jacques Perret

André Pouzin

Lucien Rebatet

Maurice Rigaud

Saint-Paulien

Ralph Soupault

André Thérive

Jacques Vidal de La Blache

Jacques Yonnet

Et ceux d'Innsbrück, Fresnes, Clairvaux et Eysses

Ainsi qu'aux signataires de la pétition de demande de grâce.

Ces pages ne sont pas dédiées :

A Charles De Gaulle

Au garde des Sceaux Pierre-Henri Teitgen

Au président Didier

Au juge d'instruction Zousmann

Au commissaire du gouvernement Fouquin

Aux membres du jury des 23-26 novembre 1946,

Ni à Pierre Gaxotte,

Ni à Madeleine Jacob et André Rousseaux dont la profession de journalisme n'a pas à s'honorer,

Ni à Simone de Beauvoir, André Gide, Pablo Picasso et Jean-Paul Sartre qui refusèrent de signer la demande de grâce pour Robert Brasillach,

Pas plus à Georges Adam, Jean Painlevé, Steve Passeur et Maurice Violette qui refusèrent celles de Lucien Rebatet et de mon père.

Nous n'en reproduirons aucun ici. Son juge d'instruction avait choisi avec soin 173 passages dignes d'être transmis au commissaire du gouvernement et certains furent lus à son procès. Ils sont consultables aux Archives nationales. Si nous publions un jour l'intégralité des minutes du procès, comme cela a été fait pour d'autres traîtres, Pétain, Laval, Maurras, Brasillach, Béraud & C°, les passages incriminés seront retranscrits textuellement. Mais nous ne sommes pas ici pour refaire le procès de *Je suis Partout*. Ni pour tenter de « réhabiliter » celui qui s'est dit « fasciste* » et fut condamné à mort pour « intelligences avec l'ennemi ». Donc IN-réhabilitable, IN- expiable. Il avait péché contre « la vérité ». La seule. La vérité historique. Neuf longues années de cette brève vie se sont écoulées à Fresnes, Clairvaux et Eysses. Comment les « raconter » ? Comment savoir, deviner ce qu'un prisonnier fait, lit, écrit, pense ? C'eût été impossible si nous n'avions disposé, par miracle sauvegardées, de 701 lettres écrites à sa femme. Ce sont elles qui nous livrent ce qu'il faisait, lisait, écrivait, pensait. C'est par elles que nous le laisserons écrire la séquence carcérale de sa biographie.

PAC a aussi laissé un « journal », *Intras Muros*, auquel nous avons emprunté quelques extraits que nous estimons compléter utilement les lettres de prison.

J'ajoute que l'on ne peut comprendre (je n'ai pas dit admettre !) l'attitude de mon père si, entre autres morceaux du puzzle, manquent pacifisme, virus politique, engagement.

Son pacifisme, comme celui de la quasi-totalité de ceux qui avaient vécu, directement ou indirectement, les horreurs de la guerre 14-18, n'était pas de façade. Il était absolu et le demeura toute sa vie, aussi bien lorsque ses pensées le classaient d'extrême gauche que lorsque d'autres le classèrent d'extrême droite (et que moi je classe inclassable. Mais s'il faut de 1941 à 1944 l'un des piliers de *Je suis partout*, journal antisémite qui, pendant l'occupation, ne cessa de repousser toujours plus loin les limites de l'abomination.

Y-a-t-il quelque chose à sauver de Pierre-Antoine Cousteau que son collègue en collaboration Lucien Rebatet qualifiait de « voltairien » ? Parce qu'il le croit, son fils convoque à la barre de son tribunal plusieurs personnalités *au-dessous* de tout soupçon, à commencer par Robert Brasillach, un autre pilier de *Je suis partout*. Des parrainages qui ne font qu'enfoncer son père, même quand sont célébrés son courage et son talent.

C'est toute l'honnêteté du docteur Cousteau : même s'il ne répartit jamais de sa piété filiale, il ne réécrit pas l'Histoire, il nous la livre brute, avec toutes ses hideuses dérives.

A la sortie d'*Hugothérapie*, l'un des livres de Pierre-Antoine Cousteau, une recension de citations de l'auteur des *Misérables*, le romancier Jacques Perret écrivait : « Je suis tout content de voir que mon vieux confrère de la presse pourrie, qui a frôlé le poteau et goûté le bain sans cesser d'être beau joueur, n'a rien perdu de sa verve diabolique. C'est un affreux fasciste mais j'ai un faible pour les incorrigibles de son espèce. »

Le plus troublant est que Pierre-Antoine Cousteau a reconnu, par la suite, qu'il n'avait pas collaboré pour « limiter les dégâts » ou « sauver les meubles » mais parce qu'il souhaitait la victoire de l'Allemagne qui luttait à l'époque, « avec tous ses crimes », pour la survie de « l'homme blanc », les démocraties travaillant, selon, à sa fin. Bouffre !

Il faut beaucoup d'abnégation pour continuer à chérir un père qui a dit cela, mais l'amour filial a parfois ses raisons que la raison ne connaît pas, pas plus au demeurant que le cœur ou la morale. C'est l'une des leçons de ce livre.

Franz-Olivier Giesbert

(...) En mai il reçoit une lettre de sa tante de Bordeaux qui le félicite de sa « réussite ». Goût de la provocation ? Ou « *pessimisme souriant* » dont l'affublera plus tard Brasillach ? Sa réponse à sa tante n'est pas une ode à la liberté de la presse mais eut pu être écrite aujourd'hui.

11 mai 1931

« Robert Brasillach dans *Notre avant-guerre* et Lucien Rebatet dans *Les Décombres* ont raconté le conseil de guerre qui se tint cette semaine-là dans un sordide bistrot de la place Denfert-Rochereau et la décision que nous prîmes de sauver coûte que coûte notre enfant chéri des griffes de l'Ogre Fayard. Nous savions que *JSP* était une entreprise viable et pour alléger encore plus la trésorerie, nous étions résolus à renoncer complètement à notre rémunération. On travaillerait pour le plaisir, pour la gloire, dans l'enthousiasme. On montrerait au ploutocrate Fayard que des gens qui ne possédaient rien étaient encore capables de donner le meilleur d'eux-mêmes là où ceux qui possédaient tout craignaient jusqu'aux apparences mêmes du dévouement. Matériellement, il fallait très peu de choses pour remettre la machine en marche. 25 000 francs suffisaient et Charles Lesca¹⁸ était prêt à nous les avancer. Ce fut d'ailleurs – soit dit en passant – en dépit de tous les bobards qui ont circulé à ce propos, le seul argent que Lesca a jamais investi dans cette affaire qui par la suite, n'a pas cessé d'être bénéficiaire. Restait la question du titre. Le titre appartenait aux Fayard. Il était peu probable qu'ils consentissent à s'en dessaisir. Mais les capitalistes sont toujours perdus par leur propre voracité. Pour tuer *JSP* honorablement, il fallait rembourser les abonnés et verser des indemnités aux collaborateurs congédiés. Le tout se montait à environ 80 000 francs, je crois. Si Fayard nous abandonnait le titre du journal, nous propositions en échange d'assumer toutes les responsabilités financières à l'égard des abonnés et des collaborateurs. Ça ne nous coûtait pas un sou et Fayard gagnait 80 000 francs. Il accepta, en se frottant les mains, cette combinaison, bien persuadé qu'avant trois mois nous aurions fait faillite. Son fils et son gendre ne devaient jamais se consoler ensuite de nos succès constants. Et je suis sûr qu'ils eussent donné alors beaucoup plus de 80 000 francs pour nous réduire au silence.

Mais il était trop tard, *JSP* avait cessé d'être une affaire capitaliste. Il était devenu la propriété de ses rédacteurs. Il était devenu le premier journal socialisé de France. Et ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de notre temps que cette entreprise administrée selon la plus rigoureuse orthodoxie marxiste réussit à être jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la catastrophe finale, le flagship du fascisme français. »

En septembre 1937 PAC assiste au congrès de Nuremberg où les journalistes français sont accueillis par Otto Abetz, le futur ambassadeur du Reich à Paris pendant l'Occupation – l'animosité entre les deux hommes remonte à cette époque. Le 12 mars 1938, c'est l'Anschluss, l'Allemagne annexe l'Autriche. Il dîne avec Degrelle, Gaxotte, Rebatet, Brasillach, Doriot et dit « la France est foutue ».

En juillet 1938 il se rend à Madrid pendant la guerre civile espagnole avec Robert Brasillach et Maurice Bardèche. Ils bivouaquent avec les troupes franquistes, PAC manque même, aux abords de la fameuse passerelle – *no pasarán* – être tué par un tir maladroit et en rapporte une série d'articles pour *JSP*.

Il retournera en Espagne en mai 1939 après la victoire de Franco.

PARIS-SOIR

En 1941 les fonctions de rédacteur en chef adjoint et la direction de la politique étrangère du quotidien *Paris-Soir* lui sont proposées. Brasillach est réticent, conseille à PAC de refuser, entre autres raisons parce que le rédacteur en chef Jacques Vidal de La Blache est un résistant notoire – seuls les Allemands semblent l'ignorer ! – et que *Paris-Soir* lui sert de paravent pour exercer ses activités. Brasillach craint qu'il soit attiré dans un traquenard, Mais PAC accepte et son entente avec Vidal de La Blache sera totale, comme on le verra lors du procès. (...)

En l'été 1943 se produit une révolution à *JSP* :

« Au moment où Mussolini fut chassé du pouvoir en Italie, nous connûmes une crise grave. Robert Brasillach qui avait assumé depuis la disparition de Gaxotte la rédaction en chef du journal eut avec Charles Lesca un violent conflit qui se termina par la démission du premier nommé. Ce conflit avait deux causes principales :

1. Une cause politique : Brasillach, très déprimé par la tournure des événements, jugeait préférable de mettre une sourdine à notre violence et d'orienter *JSP* vers la littérature. « Car disait-il, nous n'avons pas le droit d'engager nos compatriotes dans une lutte sans issue ». Ce à quoi on lui répondait : « Ceux de nos compatriotes qui ont pris parti se sont déjà engagés et si nous nous éclipsons nous serons à leurs yeux de misérables déserteurs. »
2. Une cause personnelle. Il y avait conflit d'autorité entre Lesca, directeur, et Brasillach, rédacteur en chef. Chacun voulait être le maître. La querelle des « mous » et des « durs » fut pour Brasillach l'occasion de poser la question de confiance.

Soutenu par Henri Poulain et Georges Blond, Brasillach est mis en minorité par le « soviet » des rédacteurs, Rebatet, Laubreaux, Jeantet, Lèbre, Donnay, Lesca et... PAC³⁹ qui estiment qu'il est trop tard pour changer de ligne politique.

L'Amérique est entrée en guerre après Pearl Harbor en décembre 1941 et Stalingrad en février 1943 a signé l'inéluctable défaite allemande. *JSP* ne modifiera pas sa politique.

Brasillach écrira le 8 septembre 1943 : « PAC a une conception mystique de *JSP*. Il veut que ça continue en soi, même si c'est complètement changé. Pas moi. Ce n'est ni une patrie, ni une religion, ni un parti, pour que je sacrifie quoi que ce soit. »

PAC ne cessera jusqu'à sa mort d'enrichir son cahier de « Pensées », les considérants, comme son opus cordis, peut-être plus que ses milliers d'articles, simples témoins éphémères de l'Histoire, que personne ne relira jamais, à l'inverse d'un livre. Qui relit aujourd'hui les articles de Brasillach, Béraud, Rebatet et les « lettres » de Céline publiées dans *Le Pilori* et *JSP* ? Alors que l'on peut – que l'on doit ! – relire *Notre avant-guerre*, *La Gerbe d'or*, *Les Deux Etendards*, *Le Voyage au bout de la nuit*.

J'ajoute que si je devais considérer mon père comme un vieux chose, ce ne serait sûrement pas du fait de ses « Pensées », magnifiques.

Si on pouvait faire du sport et lire le soir, je me tâterais de renouveler le bail. [Plus sérieusement :] « Bavardé hier avec Lucien [Rebatet]. Il écrit douze heures par jour et comme il ne peut plus faire de politique « il polémique avec Dieu ». (11 mars)

Hier nous avons lu à haute voix les poèmes de Robert [Brasillach].

*Debout sur le lourd tombeau,
A travers Paris surchauffé,
Au front la pâleur des cachots,
Au cœur le dernier chant d'Orphée,
Tu t'en allais vers l'échafaud,
Ô mon frère au col dégrafé !*

*Sur la prison fermée et pleine
Un monde encore a disparu,
Ô soleil noir de notre peine,
Une autre foule est dans la rue,
Comme dans la vieille semaine,
Demandant toujours que l'on tue.*

*Et ceux que l'on mène au poteau,
Dans le petit matin glacé,
Au front la pâleur des cachots,
Au cœur le dernier chant d'Orphée,
Tu leur tends la main sans un mot
Ô mon frère au col dégrafé...*

Tout le monde avait la larme à l'œil. Nous étions écrasés par ces choses prodigieuses, tremblants d'émotion et de rage. Jamais encore, de ma vie, une œuvre poétique avait provoqué en moi pareils tressaillements. Alors, on passe aux autres, à ceux qui ont permis que Robert ne soit plus. Comme il est dit dans *Macbeth* : tous les parfums d'Arabie ne suffiront pas à laver cette tache de sang. (21 mars)

Je viens de lire un roman « existentialiste » écrit par la propre femme de l'héroïque M. J.-P Sartre⁵⁷. Ou plutôt j'en ai lu 200 pages et je n'ai pu aller jusqu'à la 400^e et dernière. Coucherai-je ? Ne coucherai-je pas ? Coucherai-je complètement ou un petit peu ? Ou sur les bords ? Ça ne te fait rien, surtout, ma chérie, que je couche avec ta petite copie ? Si ça te fait quelque chose, n'hésite pas à me le dire. Moi tu sais ça ne m'amuse pas. Mais la pauvre enfant ça l'aidera à se « réaliser ». Et si ça te permet de te « réaliser » tu peux, toi aussi, coucher avec elle. Car le tout est de se « réaliser ». Et pour se « réaliser », il faut coucher en long, en large et en travers, à pieds, à cheval et en voiture, dans le métro et sur la tour Eiffel etc. etc. Un pays qui fusille Brasillach et qui met au pinacle une pareille littérature est assuré des plus glorieuses destinées. En somme tout va bien. (13 juin)

PAC avait été emprisonné à Fresnes début janvier 1946, le procès n'eut lieu que fin novembre.

PAC le sait. Tous le savent, Tout ceci n'est qu'une mascarade. Le verdict est connu d'avance : la mort. Comme pour Robert Brasillach, comme pour Georges Suarez, comme pour Henri Béraud, comme pour Paul Chack et tant d'autres. Kleber Haedens écrira dans *L'Air du pays* : « Les magistrats des procès de l'épuration ont gros à se faire pardonner car ils sont les mêmes que ceux qui ont prêté allégeance au régime de Vichy. » Marcel Lescure, non sans un certain courage, écrit dans *France libre* le 27 novembre 1946 : « Je m'étonne de voir juger des fidèles de Pétain par des magistrats ayant prêté serment à Pétain. » Galtier-Boissière dans *La Guerre 1939-1945, la terreur communiste* : « étant admis que ni un gros industriel, ni un général, ni un magistrat ne serait envoyé au poteau, tout le poids de la répression porta sur les journalistes. »

Quant aux jurés des procès de l'épuration, ils n'eurent même pas à être (contre)achetés par un AI Capone local. Ils étaient « sélectionnés » et avaient signé d'avance. Un journal n'a-t-il pas tiré trois mois avant la date prévue du procès : « Ils ont moins de 100 jours à vivre » ? (« Moins de cent jours à vivre imprime *Le Globe* avec une désinvolture qui m'assimile aux chiens écrasés. »)

Et Pierre-Henri Teitgen, pour se dédouaner du soupçon d'épurateur laxiste que lui prêtent certains, s'en défend devant ses pairs à la Chambre le 7 août : « Vous pensez sans doute que par rapport à Robespierre, Danton et d'autre que le garde des Sceaux que vous avez devant vous est un enfant ? Eh bien, si l'on en juge par les chiffres, ce sont eux qui furent des enfants ! » (...)

Suit le réquisitoire du commissaire du gouvernement Fouquin, Curieusement – et l'avocat de PAC s'en étonnera dans sa plaidoirie – ce réquisitoire est commun aux trois accusés ! Historique de *JSP*, lecture de passages d'articles de PAC, Rebatet et Jeantet, des *Décombres*⁶⁸, reproches à PAC de son reportage à Rennes sur la Milice et de ses interventions lors de sa fuite en Allemagne sur les ondes de *Radio Patrie* (où notamment le 6 février 1945 il avait rendu hommage à Brasillach), Fouquin en appelle même à la mémoire de Brasillach (!), évoquant les meetings de *JSP* à la salle Wagram et à Bordeaux sous la banderole « Nous ne sommes pas des dégonflés »... insinuant que le qualitatif de « dégonflé » s'adressait à Brasillach⁶⁹ !

Le commissaire du gouvernement constate (regrette ?) qu'aucun témoin à charge ne soit présenté contre lui (il y en eut contre Rebatet) – Gaxotte ayant témoigné par écrit mais contre l'équipe de *Je suis partout* et non contre l'un des trois accusés nominativement. (...)

Quatre ont refusé : Steve Passeur, Maurice Viollette, Georges Adam et Jean Painlevé.

Picasso, Sartre, Beauvoir, Gide, qui avait refusé de signer le recours de Brasillach, ne furent pas contactés.

Jeudi prochain est le deuxième anniversaire de l'assassinat de Robert [Brasillach]. J'ai demandé qu'on dise une messe ce jour-là à son intention dans la cellule qui sert de chapelle aux condamnés à mort. (3 février)

[Le même jour, à sa tante :] (23 février)

Je viens de lire un bouquin de 400 pages sur l'affaires Dreyfus. De quoi se marrer un bon coup. On avait fini par oublier qu'un jour, parce qu'on avait condamné un bonhomme dont l'innocence apparaissait à certains, tous les Français faillirent s'entrégorger. Un peu gamins nos ancêtres. Dieu merci, nos contemporains ont atteint un autre degré de maturité et ils se fichent pas mal qu'on ait flingué 5 000 innocents et qu'il y ait dans les bagnes d'extermination 80 000 autres innocents dont le plus grand savant français, deux académiciens, douze amiraux et le vainqueur de Verdun. Mais qui est-ce que ça empêche de dormir ?

J'aurai aimé [en réponse à une lettre de Fernande] dire mon mot dans la discussion sur le pessimisme parce que c'est un sujet qui me tient à cœur. Brasillach aimait à dire que j'avais érigé le pessimisme souriant à l'état de système. C'est bougrement vrai. D'abord, on ne peut plus croire en rien. La Religion révélée ? Ça ne résiste pas à cinq minutes d'examen. La Patrie ? C'est un mythe pour cannibales. La science ? Ses péchés d'orgueil lorsqu'on scrute le néant de ceux qui ont pris nos places...

* « Mon pays me fait mal » écrivait Robert. Lui au moins il n'a pas vécu pour voir cette dégringolade dans l'ignominie, dans l'abjection. Le pays lui faisait mal pour bien peu de choses..., Et Jacques son frère qui continue à porter l'uniforme qu'on a arraché à de Laborde, les décorations dont on a privé de Laborde... (28mars) (...)

Passé aujourd'hui mon après-midi à satisfaire à la demande d'un éminent professeur de droit actuellement bibliothécaires qui demande aux bagnards distingués quels seraient les 100 bouquins qu'ils emporteraient sur une île déserte. Pas facile à dresser cette liste. J'ai sué sang et eau, raturé, ajouté, soustrait. Je suis arrivé à quelque chose de sincère mais de monstrueux qui me disqualifierait définitivement aux yeux des amateurs du *Grand Meaulnes* et autres proustiens¹⁰⁰ et mallarméens.

100 Rebatet n'avait pas encore fait découvrir Proust à PAC

J'ai fourré pêle-mêle le *Mémorial de Sainte-Hélène*, *La Jument verte*, *Les Malheurs de Sophie*, *L'Esprit des lois*, *Autant en emporte le vent*, *Les silences du colonel Bramble*, *Les Trois Mousquetaires* et *Antigone*. Pas un seul poète, à part Robert (Brasillach). Ni Corneille ni Racine. (24 septembre)

Nous nous sommes aperçus, Lucien Rebatet et moi, que nous étions les seuls ubiquistes survivants qui, en temps normal, étions capables de rédiger le canard de la première à la dernière ligne. Robert [Brasillach] aussi l'eût fait mais pas les autres. (11 janvier)

Découvert ici des numéros de la *Revue Universelle* de 35 avec les signatures de Lucien [Rebatet], de Robert [Brasillach], de Thierry Maulnier, de Massis, de Saint-Brice et d'André.

Très bel article dans *La Table Ronde*¹⁷¹ sur *l'Anthologie de la poésie grecque*¹⁷². Jusqu'à la fin on pourrait croire que l'auteur est vivant et qu'on rend compte de sa production courante. À la fin, toutefois, on note que sa mort fut un « malentendu ». Mais comment donc, mon cher confrère ! Voilà le mot qu'on attendait et qui arrange tout. On ne peut décemment se fâcher d'un malentendu. Il faudrait manquer incroyablement de savoir-vivre. Tout le monde peut se tromper, après tout. Et de pareilles bagatelles ne sauraient empêcher l'union des Français. (...)

Elle est en effet bien bonne, ma chérie²⁴⁹... Dès samedi matin, le surveillant chef m'a fait très aimablement part de cette décision fort imprévue et qui me laisse plus pantois qu'excité. Je me sens brusquement accablé par une avalanche de « problèmes » et je suis tellement entraîné à toujours envisager le pire (mon « pessimisme souriant » disait Robert) (Brasillach) que je vais certainement avoir de bonnes surprises ! Et naturellement, je n'ai rien dit autour de moi (sauf à Gallet, parce qu'il faut tout de même que quelqu'un savoure de fines allusions incompréhensibles à tout un chacun). Ça sera déjà assez pénible lorsque ça sera officiel. Retardons le plus possible les effusions populaires. (29 juin)

C'était aussi la première fois que je vivais avec mon père. C'est à Jeanson – cela ne m'était pas encore arrivé – que je fus montré du doigt en tant que fils de. Ce fut par le prof d'anglais, communiste avéré qui ne se gênait pas pour s'en vanter et à l'occasion nous vendre sa propagande. Déjà lors de la première composition, en toute justice républicaine, il m'avait classé 4^e, les 1^{er}, 2^e et 3^e étant... mon voisin de banc et les deux copains du banc de devant – lâchant, en me disant ma note, « il y en a qui se sont rincé l'œil », sous l'hilarité générale de la classe. Il était le seul à ignorer que je parlais anglais mieux que lui. Il fit lors d'un autre cours une longue sortie sur les traîtres de la collaboration, citant Brasillach « qui avait bien mérité d'être fusillé et d'autres qui auraient dû l'être »... Le tout devant une classe ignorant tout de l'épuration et lui sans me regarder une seule fois, alors que moi je le fixais. (...)

En 1955, ayant été reçu au Bac, j'ai avec mon père une longue discussion concernant le choix de ma profession. J'avais toujours voulu être médecin et mon père m'y encourageait vivement. Mais à l'heure du choix, influencé par Jallez et Jerphanion que j'avais suivis avec passion dans *Les Hommes de bonne volonté*, et par le Brasillach de *Notre avant-guerre*, les toits de la rue d'Ulm et les poissons rouges de sa fontaine m'attiraient irrésistiblement. Mais ce qui était, il faut le croire, une vocation, l'emporta finalement sur les causeries nocturnes sur les toits de l'École et des poissons rouges.

C'est à la suite de cette discussion que mon père m'écrivit, par Rivarol interposé, une *Lettre d'un père à son fils pour le mettre sur le chemin de la fortune*²⁶⁷, et qui est peut-être plus encore d'actualité aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque.

Brasillach avait écrit : Journaliste-né, le plus direct et le plus vivant, le plus franc personnage de la terre. [...] C'est certainement des bons camarades de *Je suis Partout*, celui que je préfère. Il est passionné, il est clair, il est plein d'idées justes et cocasses. [...] Il est toujours de bonne humeur et toujours inventif. Nous nous sommes attiré des haines solides, à droite comme à gauche. Car nous n'étions ni des conservateurs, ni des marxistes.

Que sont devenus les disciples de Gaxotte ?

Victime de la dérobade du « patron », Robert Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945. Rebatet et Cousteau – ce dernier disciple direct de Gaxotte – se virent condamnés à mort, puis leur peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité. Rebatet a été libéré après sept ans et demi de geôle, Cousteau, après huit ans, est toujours à Eysses.

En revanche, Georges Blond, ancien officier de Marine qui écrivit à *JSP* jusqu'au printemps 1944, avait sans doute des accointances avec certains services spéciaux de la rue Royale, car il ne fut jamais inquiété et, après avoir fait paraître sous l'Occupation un livre violemment antianglais, il publie aujourd'hui des ouvrages glorifiant le débarquement et la victoire des Alliés.

Quant à Gaxotte il est tout simplement devenu immortel...

¹⁸ Charles Lesca (1871-1948) administrateur de *L'Action française* puis en 1936 de JSP, dont il devint directeur de la publication, se réfugia à la Libération en Argentine où il mourut. Laubreaux et Lesca ont en commun d'avoir été emprisonnés en 1940 par ordre de Georges Mandel, ministre de l'Intérieur.

³⁹ La démission de Brasillach succéda à un vote secret, vote au cours duquel PAC vota pour... le maintien de Brasillach. Il l'avoua dans une lettre du 25 octobre 1943 : « Cher Robert [...] j'avais voté pour toi, sacrifiant mon sentiment politique à l'amitié. »

⁵⁷ *Le sang des autres ?*

⁶⁸ *Les Décombres*. Pamphlet de 664 pages de Rebatet, paru en 1942 aux éditions Denoël. Pièce maîtresse de son accusation. Réédité en 2015 (Robert Laffont, collection Bouquins, sous le titre *Le Dossier Rebatet*).

⁶⁹ Se reporter au chapitre 5, le départ de Brasillach de JSP.

⁷⁶ Georges Suarès (1890-1944), écrivain, journaliste, l'un des fondateurs de l'hebdomadaire *Gringoire*, farouche détracteur de la III^e République. Fusillé le 9 décembre 1944.

⁷⁷ Paul Chack (1876-1945), capitaine de vaisseau, auteur de nombreux ouvrages ayant trait à l'histoire maritime, membre du Bureau politique du PPF, il dirige pendant l'Occupation le Comité d'action antibolchévique. Fusillé le 9 janvier 1945.

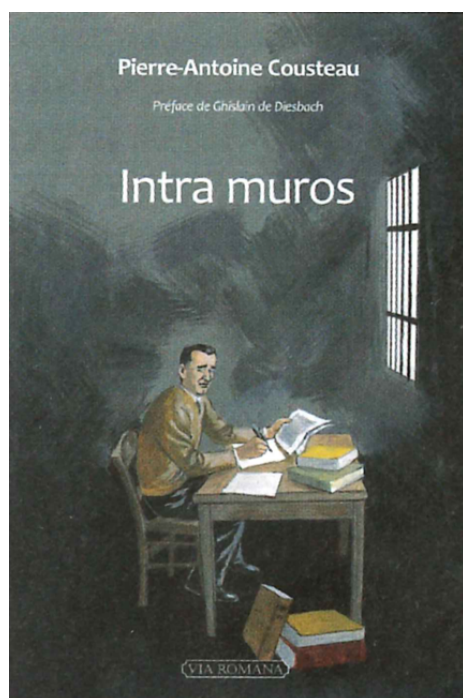
¹⁷¹ *La Table Ronde*, revue des éditions éponymes fondées en 1944.

¹⁷² *Anthologie de la poésie grecque*, œuvre de Brasillach.

²⁴⁹ Officialisation de sa prochaine libération

²⁶⁷ Reproduite en Annexe.

Intra muros – Mémoires carcéraux d'un irréductible non-conformiste



Tous les historiens de la presse, des mouvements politiques ayant participé directement aux années « folles », « difficiles » ou « tragiques », tous les lecteurs curieux, cherchant des témoignages inédits, doivent remercier le docteur Jean-Pierre Cousteau d'avoir fait connaître son père Pierre-Antoine Cousteau au grand public. Il a eu, ainsi que son éditeur, Benoît Mancheron, patron de Via Romana, le courage de donner la parole à l'un des plus brillants journalistes de la période entre 1930 et 1958, qui a payé chèrement des engagements idéologiques fort polémiques qui furent condamnés au Tribunal militaire international de Nuremberg en 1945-1946. Et continuent de l'être¹. De Pierre-Antoine Cousteau (1906-1958) - il signait ses articles PAC - son fils nous avait fait connaître la vie dans *Pierre-Antoine, L'Autre Cousteau* (éd. Via Romana), dans lequel ont été présentés quelques extraits de ses correspondances.

Il est important de rappeler quelques éléments de cette traversée politique dans un pays enflammé. PAC débuta dans le journalisme en 1930 et fut vite repéré parmi les rédacteurs des journaux de la droite. Notons qu'une bonne partie d'entre eux avaient été formés par *L'Action française* et Charles Maurras. Parmi les publications, l'hebdomadaire *Je suis partout*, créé en 1930, se tailla la

part du lion. Il faut savoir que s'y illustrèrent de jeunes et brillants écrivains : Pierre Gaxotte, Robert Brasillach, Lucien Rebatet², Georges Blond, Thierry Maulnier... A partir de 1932, il fut dirigé par Pierre Gaxotte et, cette année-là, Cousteau fut coopté.

D'emblée, il se distingua par quelques nuances par rapport aux « maurrassiens ». Il se disait « gauche affirmée », avant tout « pacifiste » ; la plupart des écrivains de la droite et quelques-uns de gauche, refusaient alors un nouveau conflit mondial. Cousteau avait un goût prononcé pour les canulars, une aptitude aux « mots », à la polémique, à l'engagement. Il s'affirmait – et le confirma jusqu'à son décès – agnostique. Son tour d'esprit le place dans la lignée directe de Voltaire. Dans l'argumentation et dans la forme. En particulier dans la mise en contradiction des « grands personnages ». Il cite leurs déclarations solennelles puis il précise leur comportement réel... en contradiction avec leurs promesses héroïques. Ou par l'accumulation des défauts, faux pas et autres travers attribués par les rumeurs populaires à des catégories sociales : les catholiques, les juifs, les fonctionnaires, les radicaux, les franc-maçons... avec une mauvaise foi assumée.

Les journalistes de *Je suis partout* choisirent de « jouer la carte » de la collaboration

Comme certains journalistes de ses amis, en 1936-1939, il alla en Espagne pour observer avec intérêt les Nationalistes en lutte contre les « Républicains ». Peu à peu il fut attiré par le fascisme (italien). D'abord méfiant contre le national-socialisme, il évolua après un voyage en Allemagne en compagnie de Robert Brasillach. La défaite écrasante de 1940 entraîna assez vite les journalistes de *Je suis partout* à trouver le régime fasciste comme seul capable de réformer la France. Ils choisirent de « jouer la carte » de la collaboration, tout en critiquant le gouvernement du Maréchal, dont ils dénonçaient la « prudence » ainsi que Maurras qui soutenait Pétain.

Devenu, en octobre 1943, directeur politique du journal, PAC fut considéré comme le plus dur dans cette position avec Lucien Rebatet. En 1944, ils suivirent les troupes occupantes en Allemagne, passèrent en Autriche, revinrent en France en 1945 et furent arrêtés par la police française. Jugés en 1946, ils furent condamnés à mort par la Cour de Justice, le 23 novembre 1946 pour Cousteau. Enchaînés dans les cellules des condamnés à mort, ils durent attendre, durant plus de cinq mois, l'entrée matinale du bourreau. Le 10 avril 1947, suite aux interventions répétées de son frère le commandant, auprès des autorités gaullistes, PAC apprit que sa peine était commuée en détention perpétuelle. Il vivrait. Entre autres centres, il fut transféré à Clairvaux où il rencontra d'anciens amis, d'anciennes connaissances. Il eut le plaisir de retrouver Lucien Rebatet dont il était très proche. Pour échapper à l'écrasement mental de la prison, il s'employa à lire et à écrire. Il commença ainsi la plus importante part de son œuvre littéraire sans savoir s'il pourrait un jour la voir imprimée. Ayant été gracié par le président Vincent Auriol en 1953 il fut libéré en mars 1954. Il était fatigué, malade mais il trouva du travail dans la presse grâce à des amis dont Noël Jacquemanrt et Henry Coston. Celui-ci lui proposa d'être cofondateur de *Lectures françaises*. Il y publia, jusqu'à sa mort en 1958, des éditoriaux flamboyants, spirituels et profonds et put, avec autant de talent, d'exprimer dans *Rivarol*.

Quand PAC qui avait inventorié les centaines de pages de notes rédigées en prison, vit son énergie faiblir, il tint à préciser ses dispositions d'esprit. Il rédigea un testament dans lequel il confirme ses prises de position politique depuis les années 30. Se méfiant des « bonnes intentions » de ses proches à l'ultime moment, il confia son testament à son ami Lucien avec la promesse de le révéler après sa mort. Ainsi fut fait. Le testament parut le 17 décembre 1958 dans *Rivarol*. P.-A. Cousteau y affirme « affronter la mort dans les dispositions philosophiques... qui ont toujours été les miennes », c'est-à-dire un agnosticisme total... Il a tenu à réaffirmer ses convictions des « années sombres » : « si j'ai adopté en 1941 une attitude de collaboration... c'est... parce que je souhaitais la victoire de l'Allemagne... » (...) « elle représentait à l'époque, « avec tous ses crimes » la dernière chance de l'homme blanc, alors que les démocraties « avec tous leurs crimes » représentaient la fin de l'homme blanc ».

Clairvaux étant devenu un microcosme politique de toutes les nuances de la « Collaboration »

Mémoires d'un prisonnier

Le lecteur suit, semaine après semaine, les choix de lectures, les états d'âme et les rencontres, les échanges épistolaires, notamment familiaux, de ce mal pensant chronique qui s'épanche avec précision dans ses onze cahiers d'écolier devenus les manuscrits de ses mémoires. *Intra muros* n'est pas un plaidoyer, ni un argumentaire technique sur les responsabilités politiques des diverses forces politiques au pouvoir dans les années 30-40. Néanmoins, PAC, avec esprit, met en perspective les événements et les caractères. C'est que, à la suite des jugements rapides des tribunaux de l'Épuration, Clairvaux était devenu un microcosme politique de toutes les nuances de la « Collaboration ». Dans *Intra muros*, si le lecteur peut trouver quelques gestes de compassion entre « vaincus de l'histoire », il peut aussi constater les vigueurs des anciennes querelles. Dans ces rappels de détails instructifs, le journaliste de *Je suis partout* montre que les positions furent bien plus nuancées que ce qu'en disent les livres de l'histoire officielle. Prenons des exemples. Maurras dont l'influence était encore forte, adopta une ligne politique – « ni les Ya, ni les Yes » - très difficile à tenir. Cela n'empêcha pas que des Camelots du Roi furent parmi les premiers à prendre des responsabilités dans les mouvements de résistance, ni que d'autres, après moult débats, cédèrent à la « tentation fasciste ». Nous savons que la majorité des Français suivirent le Maréchal. Rebatet et Cousteau – compris à Clairvaux – manifestent encore leur animosité contre le fondateur de l'*Action française*, devenu pourtant leur compagnon de bagne. Et ce parce qu'il avait vigoureusement déconseillé à ses anciens disciples de se lancer dans les aventures souvent considérées comme romantiques, du fascisme.

Lors de l'Anschluss, en 1938, les rédacteurs de *Je suis partout* le déplorèrent et Cousteau soutint la position du premier ministre britannique, N. Chamberlain, qu'il présente comme étant du « parti de la paix » face à Staline, chef du « parti de la guerre ». Pour beaucoup de lecteurs, l'inertie française était due au régime. L'Alternative fut vite résumée dans le journal par une

formule à l'emporte-pièce ; « détruire la démocratie ou périr ». Et les retournements furent nombreux.

Qui, nous avons dans ce livre un véritable document historique. Parce qu'il présente l'éclairage interdit, celui des vaincus, des mal-pensants, ceux qui choisirent le « mal » selon les arrêts droit-de-l'hommes actuels. Pour Cousteau, on voit son attachement viscéral à la parole donnée, au choix fait, à la cohérence de comportement. Il est inflexible, intransigeant. Il cherche la « vérité » et le panache. Il se moque des palinodies humaines, trop humaines, auxquelles de livrèrent publiquement des responsables pour sauver leur peau ou celle de leurs proches. Dans ses mémoires, sa rigueur ménage peu d'anciens amis même embastillés comme lui.

Il faut insister sur les détails matériels de cette édition soignée : texte aéré, chronologies récapitulatives bien venues ET deux éléments essentiels pour les chercheurs ou les curieux : des notes de bas de pages, brèves mais nombreuses sur les personnages évoqués ; un index général qui devient de nos jours une rareté dans les livres d'histoire³.

Parmi les ouvrages de PAC parus dans les années 50, rappelons ces chefs d'œuvre d'humour (sur des faux grands hommes ou des circonstances particulières) proposés par quelques éditeurs : *Hugothérapie* ; *Mines de rien* ; *Après le déluge*, *Les lois de l'hospitalité*... D'autres textes devraient être réédités. Dans ces ouvrages soignés, vifs, l'auteur montre sa maîtrise sémantique et, malgré tout son recul devant les amertumes et les déceptions connues lors de ses pérégrinations. Son écriture fait penser aux styles de deux de ses amis Marcel Aymé ou Jacques Perret, c'est dire la meilleure des compagnies.

P.R.

1. – Cf. les procès qui frappent fortement les non-conformistes dont le directeur de *Rivarol*.

2.- Lucien Rebatet (1903-1972) débuta comme critique musical à l'*Action française*, puis comme critique de cinéma sous le nom de François Vinneuil. La qualité de ses articles (et de ses livres) dans ces domaines a été reconnue même par ses adversaires politiques. Ainsi que l'a bien cerné Dominique Venner, Rebatet fut aussi un pamphlétaire impitoyable : « ce petit homme truculent, patriote effervescent, bouffeur de curés. De juifs et de badernes galonnés, était né pour l'invective ». En prison, Cousteau consultait quotidiennement cet alter ego. Ils ont gardé des notes de leurs entretiens mais PAC le fit avec méthode, par thèmes, et chronologiquement pour ces « mémoires d'un prisonnier » qu'est *Intra muros*.

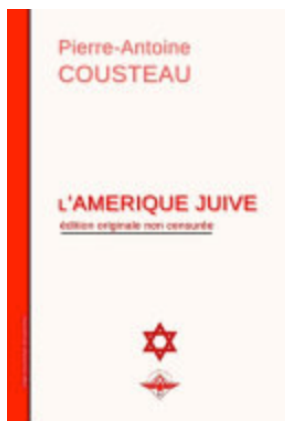
3.- Pour les curieux de détails biographiques complémentaires sur les uns ou les autres, je recommande le livre de Dominique Venner *Historie de la collaboration* (Ed. Pygmalion, 2000) ; ainsi que de Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout, 1930-1944, les maurrassiens devant la tentation fasciste* (Ed. La Table ronde, 1973).

L'abbaye de Clairvaux

Les « affreux » condamnés de 1945-1946 ont été incarcérés dans cet endroit prestigieux que fut l'abbaye de Clairvaux (outre Rebatet et Cousteau, s'y sont trouvés entre autres, Benoist-Méchin, Maurras, Xavier Vallat, Christian de La Mazière...) qui vient de faire l'objet d'une publication de prestige : *Le Temps long de Clairvaux (Nouvelles recherches, nouvelles perspectives, XII^e – XXI^e siècle)* sous la direction d'Arnaud Baudin et Alexis Grémois. Fort volume de 410 pages, paru en 2017, constitué des Actes d'un colloque international tenu du 16 au 18 juin 2015, pour commémorer le 900^e anniversaire de la fondation de l'abbaye, par Saint Bernard (en 1115), réunissant une trentaine de chercheurs, professeurs et historiens (Somogy, Éditions d'Art).

Lectures Françaises, N° 735-736, juillet-août 2018

REEDITION : L'Amérique Juive



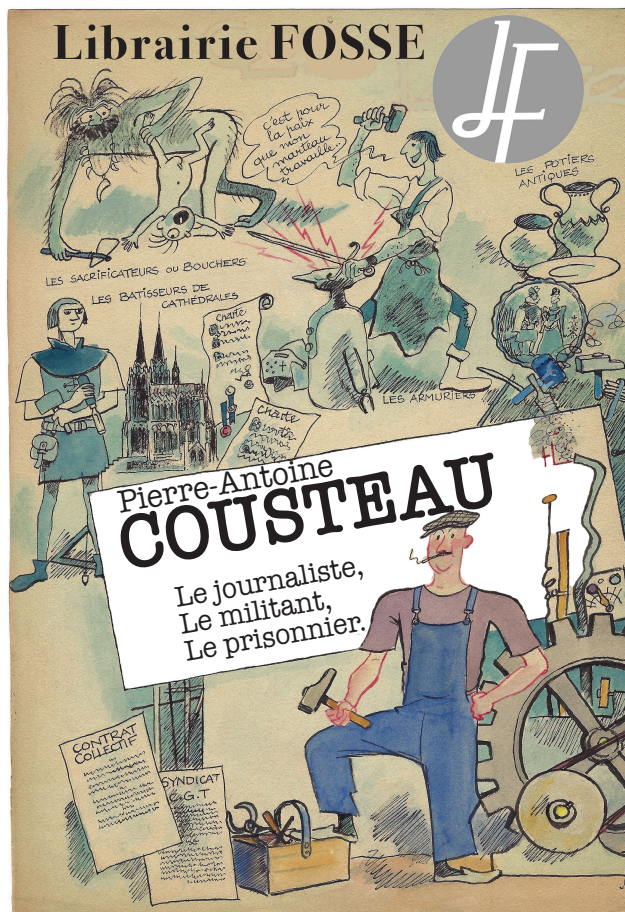
PIERRE-ANTOINE. COUSTEAU

Blurb, 30 janv. 2020 - 96 pages

Edition originale non censurée. 1942 -2020.

- 1 Le mirage américain
- 2 L'écrasement des civilisés
- 3 La terre promise
- 4 Le ghetto de New-York
- 5 Roosevelt ou Rosenfeld
- 6 Les insoumis
- 7 Fraiche et joyeuse.

https://books.google.ch/books?id=uGl2zQEACAAJ&dq=l%27Amérique%20juive%2C%20les%20édition%20de%20france%201942%20Pierre-Antoine%20Cousteau&hl=fr&source=gbs_book_other_versions



PRÉFACE :

Pierre-Antoine Cousteau, PAC, mon père, rédacteur en chef et directeur politique de l'hebdomadaire *Je Suis Partout* pendant l'Occupation, fut de ce fait condamné à mort en novembre 1946, gracié par Vincent Auriol en mars 47 après 141 jours les chaînes aux pieds, chaque nuit pouvant être la dernière, puis emprisonné à Fresnes, Clairvaux et Eysses, dont il fut libéré en juillet 1953. Il mourut d'un cancer cinq ans après, à 52 ans.

A l'inverse de Rebatet, Brasillach, Béraud et quelques autres, il n'était pas romancier, seulement journaliste, catégorie politique, sous-catégorie polémiste. Son gros-œuvre, non publié, n'est ni *Les décombres*, ni *Les sept Couleurs*, ni *Le Martyre de l'obèse*, mais des centaines d'articles. Ces articles, je les possède en totalité, ils dormiront un jour dans un placard de bibliothèque et feront peut-être le bonheur d'un thésard en quête d'écrits bannis - et d'une autre vision de l'histoire.

L'appartement familial fut pillé deux fois : en 40, lorsque mon père était prisonnier de guerre en Thuringe, par les émissaires de Georges Mandel, ministre de l'Intérieur, qui en avait ordonné la perquisition et qui emportèrent écrits et livres à jamais perdus (dont une Vie de Staline et une Histoire de la Guerre de Sécession américaine) et en 44 par les fifis (qui saccagèrent ce qui restait, sauf les articles, réunis dans des albums qui avaient été miraculeusement confiés à des amis et que ma mère récupéra après son retour en France en janvier 46*). D'autres écrits ont été perdus au gré de la fuite en Autriche puis des différentes villégiatures carcérales.

Toutefois, avant leur mort (j'avais 14 et 20 ans) ma mère et mon père me laissèrent, outre la collection complète des articles, des livres, des photos, des lettres, des documents. Un petit bout d'histoire. Eric Fosse m'a convaincu de les réunir et les proposer à des « amateurs éclairés », ce qui vaut en effet infiniment mieux, que, après ma mort, être dispersés par un libraire ou un brocanteur indifférent.

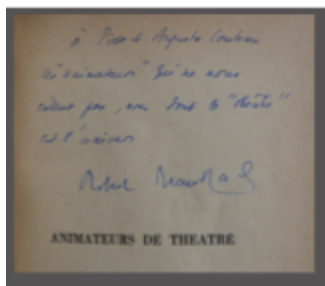
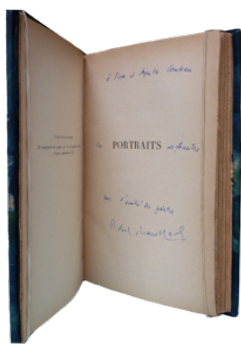
Jean-Pierre COUSTEAU

*La saga de la fuite de Paris par mes parents en août 44 jusqu'à leur (ma mère aussi fut emprisonnée) arrestation en Autriche en décembre 45 a fait l'objet d'un livre, *Les Lois de l'hospitalité*, où l'humour côtoie l'improbable et la mort.

SES LIVRES :

1. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *L'Amérique juive*. Les éditions de France Paris S.D. (1942). E.O. broché in-12, dos jauni sinon bel état – 150 euros
2. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Hugothérapie ou comment l'esprit vient aux mal-pensants*. Éditions E.T.L. Paris 1954. E.O. (pas de grand papier annoncé). Bel envoi daté du 7 octobre 1955 à Christian Saint-Martin, « ami lointain des réprouvés, ces pages subversives d'un exilé de l'intérieur ». Broché in-12, quelques rousseurs sur couvertures sinon intérieur frais – 150 euros.
3. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Mines de rien ou les grandes mystifications du demi-siècle*. Éditions Etheel Paris 1955. E.O. courante sur vélin. Préface de Lucien REBATET et illustrations de Ralph SOUPAULT. Bel envoi de Cousteau à Mme Chauchard. Broché in-12, rousseurs sur les plats, dos jauni et frotté, manque en queue, intérieur frais – 90 euros
4. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Après le déluge*. La Librairie française Paris 1956. E.O. L'un des 175 ex. de tête numérotés sur Alfama des marais. Envoi « à Jean Geiger, le compagnon fidèle des jours noirs : ces propos scandaleux ». Broché in-12, petite tache sur chacun des plats sinon très propre – 190 euros
5. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Les lois de l'hospitalité*. La librairie française Paris 1957. E.O. Envoi à Alain SERIGNY. Broché in-12, bel état – 110 euros
6. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *En ce temps-là...* La Librairie Française Paris 1959. E.O. L'un des 450 ex. sur Alfa, seul grand papier après 50 Arches. Broché in-8, dos jauni – 150 euros
7. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *D'un râtelier l'autre*. Van Bagaden 1989. E.O. séparée. L'un des 120 ex. numérotés à la main. Plaquette in-8, traces sur les plats, intérieur frais – 100 euros
8. (**COUSTEAU Pierre-Antoine**) *BULLETIN CELINIEN spécial Cousteau*. Numéro 88 Bruxelles Décembre 1989. Numéro spécial à l'occasion de la parution *D'un râtelier l'autre*. En feuille in-8 – 40 euros
9. **COUSTEAU Pierre-Antoine et REBATET Lucien** : *Dialogue de vaincus*. Berg international 1999. E.O. (pas de grand papier). Broché in-8, état de neuf – 55 euros
10. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Proust digest*. Edition originale Paris 2013. L'un des 80 ex. sur vergé, seul tirage en grand papier. Broché in-8, état de neuf. Longue préface inédite de Lucien Rebatet – 75 euros
11. **COUSTEAU Jean-Pierre** : *Pierre-Antoine, l'autre Cousteau*. Via Romana 2016. E.O. (pas de grand papier). Broché in-8, état de neuf – 30 euros
12. **COUSTEAU Pierre-Antoine** : *Intramuros*. Via Romana 2017. E.O. (pas de grand papier). Broché in-8, état de neuf – 30 euros
20. **BARDECHE Maurice** : Balzac romancier. Plon Paris 1943. E.O. Pas de grand papier annoncé. Envoi. Reliure in-8 demi maroquin marron, dos à 4 nerfs, pièce de titre sur cuir aubergine, couvertures non conservées – 75 euros
33. **BRASILLACH Robert** : Portraits. Plon Paris 1935. E.O. Envoi de l'auteur. Reliure in-12 demi maroquin bleu, dos à 5 nerfs uniformément passé marron, couvertures conservées – 380 euros





34. BRASILLACH Robert : Animateurs de théâtre. Corrêa Paris 1936. E.O. Envoi de l'auteur au couple Cousteau, « ces « animateurs » qui ne nous valent pas, nous dont le théâtre est l'univers ». Reliure in-12 demi maroquin bleu, dos à 5 nerfs uniformément passé marron, couvertures conservées – 380 euros

35. BRASILLACH Robert : Le Marchand d'oiseaux. Plon Paris 1936. Mention de 6ème mille. Envoi au couple Cousteau, « Le marchand d'oiseaux offre quelque plume et l'amitié de Robert Brasillach ». Reliure demi maroquin, dos à 5 nerfs uniformément passé marron, couvertures conservées – 380 euros

36. BRASILLACH Robert : Léon DEGRELLE et l'avenir de « Rex ». Plon Paris 1936. E.O. (pas de grand papier). Envoi de l'auteur. Reliure in-8 demi maroquin bleu, dos à 4 nerfs, manques et frottements sur le dos, couvertures conservées – 400 euros



37. BRASILLACH Robert : Corneille. Fayard Paris 1938. E.O. L'un des 75 ex. sur Pur fil, troisième papier. Envoi en espagnol, suite à leur voyage en Espagne pendant la guerre civile, pour un reportage de Je suis partout : « à Don Pedro Antonio / à Dona Fernanda Augusta / al servicio del fascismo internacional / con amistad / Don Roberto ». Reliure in-8 demi maroquin bleu, dos à 5 nerfs uniformément passé caramel, couvertures et témoins conservés – 380 euros

38. BRASILLACH Robert : La conquérante. Plon Paris 1943. E.O. Envoi de l'auteur « ce petit film français à la mode américaine ». Reliure in-12, demi maroquin demi maroquin violet, dos à 4 nerfs uniformément passé marron, pièces de titre sur cuir aubergine, traces de frottement, couvertures conservées – 380 euros

SES ARCHIVES PERSONNELLES :

134. COUSTEAU Pierre-Antoine : Laissez passer permanent pour la presse à l'occasion de l'exposition internationale de Paris en 1937, au nom de PAC, travaillant pour Le Journal. Carte in-12 avec photo d'identité. Jointe Une lettre tapuscrite signée attestant que PAC a travaillé au Journal « en qualité de secrétaire de rédaction du 23 juin 1930 au 31 août 1939. Il nous quitte libre de tous engagements n'ayant pu être réintégré, en raison des circonstances, dans son emploi à la date du 15 juillet 1941. Une page in-4 – 200 euros



135. COUSTEAU Pierre-Antoine : Carte de rédacteur de Je suis partout, avec photo d'identité, Tampon de la rédaction et signature du rédacteur en chef : Robert BRASILLACH – 400 euros

136. COUSTEAU Pierre-Antoine : Carte d'identité professionnelle des journalistes (in-12), valable de juin 1937 à mai 1938, avec photo d'identité – 280 euros

137. COUSTEAU Pierre-Antoine : Carte de membre du syndicat national des journalistes de PAC, timbres pour les années 1937 et 1938 – 200 euros

138. COUSTEAU Pierre-Antoine : Carte de membre du syndicat national des journalistes pour l'année 1933 – 200 euros

139. COUSTEAU Pierre-Antoine : Mot autographe signé daté du 1er avril 1953 adressé au directeur de la prison d'Eysses où il vient d'être transféré, il lui demande la permission de correspondre avec Lucien REBATET. Une note manuscrite signifie que l'autorisation a été donnée. Une page in-8 à l'italienne, encadrée – 200 euros

140. COUSTEAU Pierre-Antoine : Diplôme de la maison centrale de Clairvaux du 29 juillet 1949, « le comptable général décerne au comptable P.A. COUSTEAU, matricule 1711 la médaille d'honneur pénitentiaire et lui adresse ses plus vives félicitations pour la rapidité apportée dans son travail », signé. Une page in-8 à l'italienne encadrée – 300 euros

141. COUSTEAU Pierre-Antoine : Règlement concernant la correspondance, les visites et les colis en prison de Clairvaux, une page ronéotypée in-8, encadrée – 150 euros

142. COUSTEAU Pierre-Antoine : Avis de recrutement au Service Militaire daté du 14 janvier 1931 et Ordre d'appel sous les drapeaux, daté du 13 février 1931, La Seine 2ème Bureau, Classe 1925. Ordre est donné à PAC de se présenter le 13 avril 1931 à St Cyr pour une période d'exercice de 21 jours, son corps d'affectation étant la compagnie de Météorologie. Deux cartes recto verso in-12 – 200 euros

143. COUSTEAU Pierre-Antoine : Fiches et déclaration de congé de captivité et de démobilisation de septembre 1941 pour la libération de Cousteau, signés par lui, prise d'empreinte, tampons officiels. Intéressant et historique ensemble 6 pages in-4 recto verso, quelques déchirures et manques, joint la carte de rapatriée, in-12, de son épouse Fernande Cousteau – 200 euros

144. COUSTEAU Pierre-Antoine : Plan autographe de la route entre la prison de Clairvaux et Arconville voisine. On y voit les cimetières, une coupe de bois exploitée par la prison, un puit etc. Document en vue d'un projet d'évasion, de PAC lui-même ou de ses proches détenus. Une page in-8 – 450 euros

145. COUSTEAU Pierre-Antoine : Copie certifiée conforme de l'information par le Procureur Général au Directeur de la Maison centrale de Clairvaux de la commutation des travaux forcés à perpétuité en 20 ans de travaux forcés à dater de l'incarcération de fait sur décision du 11 janvier 1950. Une page in-4 – 400 euros



146. COUSTEAU Pierre-Antoine : Relevé de casier judiciaire à la date du 25 janvier 1955, énumérant les condamnations et commutations, du 23 novembre 1946, date de sa condamnation à mort, au 12 septembre 1953, remise de limitation de séjour. Une page in-4 – 300 euros

147. COUSTEAU Pierre-Antoine : Copie certifiée conforme du décret de grâce datée du 12 septembre 1953 faisant état des grâces, commutations et réductions de peines prononcées contre PAC. Une page tapuscrite in-4 – 300 euros

148. COUSTEAU Pierre-Antoine : Amende de 6788 francs suite à l'arrêt de la cour de cassation du 18 décembre 1946, PAC ayant été condamné à mort le 23 novembre 1946. Une page in-8 – 200 euros

149. COUSTEAU Pierre-Antoine : Programmes des grandes soirées artistiques du Lager. Prisonnier au Stalag à Schul pendant 14 mois, à décharger du charbon, PAC et les soldats trompent l'ennui, notamment en créant un Club ou Casino du Lager, proposant un spectacle chaque semaine. 19 programmes, in-4, du 13 octobre 1940 au 14 septembre 1941, écrits par Cousteau, deux avec un dessin de lui représentant une lyre, une pelle et une pioche, tous les autres abondamment illustrés par J.-P. VEBER, illustrateur du Premier Noël au Kommando, par Cousteau, in Recueil de récits de prisonniers, publié en 1943. Les programmes autant que les illustrations sont plein d'humour, témoins de la vie en captivité suite à la débâcle, nombreux prisonniers sont mis à contribution, et les représentations

prennent toutes les formes de spectacle possible : mu- sic-hall, pièce de théâtre, conférence, concert, bal, etc. Un très bel ensemble – 2000 euros

150. (COUSTEAU Pierre Antoine) VEBER J.-P. : Ensemble de dessins représentant les différents tableaux illustrant « L'évasion fantastique », récit créé par les prisonniers de guerre du Stalag de Schul, certainement au court d'une des soirées artistiques du Lager. Chaque dessin représente le décor d'une scène. On y voit ainsi le 1er Tableau débiter en prison, le deuxième passer devant le « Bureau du chef du Guépeou » et la « Chambre des aveux spontanés » et ainsi de suite, tout en remontant le temps : passant par l'arène de gladiateurs, l'Egypte antique jusqu'à finir au temps des dinosaures, avec à l'entrée d'une caverne, sur une pierre « Salle de rédaction ». 8/9 tableaux, manque le n° 3, bel ensemble, chacun 19x15cm, au stylo et la peinture à l'eau – 1000 euros



151. COUSTEAU Pierre- Antoine : Ensemble de croquis in-8 de soldats en pied, deux au crayon sur papier calque, dont un légendé « infanterie polonaise 1939 », deux au crayon sur papier cartonné, et deux au stylo et peinture à l'eau, de 3 soldats du corps

expéditionnaire américain de 1917, et de 2 membres de la garde nationale américaine de 1936 – 600 euros

152. COUSTEAU Pierre Antoine : Important et surtout impressionnant ensemble sur l'uniforme militaire de plusieurs armées du monde (polonaise, anglaise, américaine etc), comprenant en détail descriptions, croquis et dessins, au stylo, au crayon et à la peinture à l'eau. Sur papier calque ou papier à dessin. 28 pages in-8 – 900 euros

153. COUSTEAU Pierre Antoine : Ensemble sur les fusils militaires de plusieurs armées du monde (polonaise, anglaise, américaine etc), dans le même esprit que l'ensemble précédent, et comprenant une note historique et un dessin, au stylo et à la peinture à l'eau pour chaque fusil. 11 pages in-8 dont 8 sur papier calque – 600 euros

154. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe d'un article, inédit à notre connaissance, « L'abdication du roi d'Angleterre (ou la maîtresse du roi) ». Cet article fait suite à la démission du roi du Royaume-Uni Edouard VIII, le 10 décembre 1936, pour pouvoir épouser Wallis Simpson. PAC est alors en Angleterre pour un reportage, le correspondant du Journal est MORVAN, or ce dernier se marie et disparaît, le reportage est donc annulé. Douze pages in-4 – 600 euros

155. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe de son article « Les belles âmes de la littérature découvrent la torture » (Lectures françaises n° 15, mai 1958). Huit pages in-4 – 60 euros

156. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe du chapitre « Zéro en nuages », deuxième chapitre d'En ce temps là... (Librairie française, 1959). 18 pages in-4, ratures et corrections; certainement un des premiers jets, si le fond est semblable la forme varie grandement, certaines anecdotes sont plus détaillées, moins retravaillées – 700 euros

157. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe du chapitre « Edouard Herriot », dans Mines de rien (Etheel, 1955). 18 pages in-4, ratures et corrections ; une première écriture de ce chapitre, initialement intitulé « Edouard et Otto », plus agressive et satyrique que la version parue – 800 euros

158. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe du chapitre « Les enfants rouges » dans Mines de rien (Etheel, 1955), ici intitulé « Castor et Pollux ». Encore une fois un jet très différent de la version parue bien que le fond soit le même. 14 pages in-4, ratures et corrections – 800 euros

159. COUSTEAU Pierre-Antoine : Manuscrit autographe du chapitre « Le mauvais œil de Ciano » dans « Mines de rien ». Proche de la version parue, le manuscrit est moins ramassé que la version définitive, quelques saillies présentes ont été retirée de la parution. 13 pages in-4, ratures et corrections – 800 euros

160. COUSTEAU Pierre-Antoine : Album de 193 photographies de PAC suite à sa mobilisation en 1939. L'album commence avec des photos de famille, PAC en uniforme avec ses enfants, son frère, le futur COMMANDANT COUSTEAU, alors officier de Marine, son épouse, puis avec sa garnison. C'est la légèreté et la bonne humeur qui semblent primer sur ces photos de la « Drôle de guerre ». Album en cuir noir, in-4 à l'italienne, les onglets sont désolidarisés de l'ensemble – 1500 euros

161. COUSTEAU Pierre-Antoine : Belle photo argentique de PAC derrière son fils, Jean-Pierre Cousteau. Noir et blanc, 17x13 cm – 250 euros

162. COUSTEAU Pierre-Antoine : Photo argentique de Cousteau à la tribune d'un colloque organisé par Je suis partout. Tampon de l'agence L.A.P.I. au dos, noir et blanc, 18x13 cm – 400 euros



163. COUSTEAU Pierre-Antoine : Photo argentique de PAC à la tribune lors d'un colloque du PPF. Tampon « D.N.P. » au dos, noir et blanc, 13 x 14cm – 400 euros

164. COUSTEAU Pierre-Antoine : Ensemble de trois photos argentiques de PAC dans sa jeunesse pendant des activités sportives : la course et le foot. Deux avec tampon au dos, l'une représentant l'ensemble de l'équipe posant après un entraînement porte des coups de crayon, notamment le short de l'un des garçons recolorié. Chacune en noir et blanc, 10x15, 9x14 et 12,5x1,5 cm – 250 euros

165. COUSTEAU Pierre-Antoine : 6 photos en tirage de la vie civile de PAC : son équipe de foot, son épouse dans les gradins, des photos de famille à la mer. Présentées sur une page d'album photo, recto verso – 250 euros

166. COUSTEAU Pierre-Antoine : Ensemble de trois photos, l'une en tirage, de PAC lors d'un congrès du PPF au cours duquel il prit la parole, deux le présentent à la tribune, la troisième photo attentif au discours d'un tiers. Présentées sur une page d'album photo, recto verso – 400 euros

167. COUSTEAU Pierre-Antoine : Négatif d'une photo de PAC en pied devant un avion. 7,5x6 cm – 100 euros



168. COUSTEAU Pierre-Antoine : Bel ensemble de deux lettres tapuscrites signées et datées des 11 novembre et 14 décembre 1953, et d'une lettre manuscrite sur un grand formulaire pénitencier « Pécule disponible », adressées à son ami André HADET. PAC évoque notamment la disparition de son chat Corydon et les lettres anonymes de co-détenus qui s'en réjouissent (lettres jointes), la vie à Clairvaux, que son destinataire, récemment libéré, connaît. On note une vingtaine de ligne manuscrite d'un « Alex », évoqué par PAC précédemment. Jointe une lettre du 22 juin 1993 de Mme Hadet à Jean-Pierre COUSTEAU lui confiant ce bel ensemble - 150 euros

169. (COUSTEAU Pierre-Antoine) Touchante lettre datée du 25 novembre 1946 adressée à un prêtre, probablement celui de St André de Cubzac (Gironde), de la part de l'ancienne institutrice de PAC. Elle vient d'apprendre la condamnation à mort de ce dernier, et demande s'il s'agit bien de « son » Pierre Cousteau – 80 euros

SA CORRESPONDANCE :

170. ANONYME : Longue lettre autographe signée datée du 3 janvier 1947, adressée à Pierre Antoine Cousteau suite à son procès. Il lui fait part de son admiration notamment pour sa tenue à son procès, « vous étiez debout. Dans ma langue on dit : un monsieur... », égratignant au passage la journaliste Madeleine Jacob et revenant rapidement sur les situations de REBATET, BRASILLACH, BERGERY et DEAT. 4 pages in-8 – 150 euros

171. ANONYME : Lettre autographe signée (signature non déchiffrable) d'un codétenu à Schul et datée du 17 avril 1947. Celui-ci lui exprime son amitié - 50 euros

172. Ayme Marcel : Lettre autographe signée datée du 24 octobre 1953 se réjouissant de la libération de Cousteau et répondant favorablement à sa demande de rencontre. 1e page in-8 – 300 euros

173. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 2 septembre (1939) adressée à Mme Cousteau, la tenant informée de ses relations avec LESCA et LAUBREAUX, « nous commençons la grande offensive pour la liberté provisoire ». Une page in-8 – 250 euros

174. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 11 octobre (1939) adressée à Mme Cousteau. Il a eu par l'intermédiaire du « petit mouton Claude » (ROY) l'adresse de PAC, il va voir le peintre Ignacio ZULOAGA qui fera mettre à la poste en Allemagne un paquet pour PAC, il mentionne BRASILLACH en Westphalie, « dans un camp en pierre et il prétend être chauffé ! Si Pierre a un peu de chance il est peut être assis, les deux pieds appuyés sur un poêle ronflant », il s'interroge sur le fait que Je suis partout puisse réparaître, mentionnant les activités des uns et des autres, REBATET, LAUBREAUX, POULAIN etc. Une page in-8 recto verso – 250 euros

175. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 5 novembre (1939) adressée à Fernande Cousteau. Il a pu envoyer à PAC un colis de victuailles, mais a su trop tard, par BRASILLACH, que PAC souhaitait du tabac. Il évoque ensuite Je suis partout, qui ne réparaît pas encore, « Candide et Gringoire vont réparaître mais les conditions qu'ils ont acceptées sont inacceptables » mais assure que PAC « aura toujours une place en revenant ». Une page in-8 recto verso – 250 euros



176. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 21 ou 25 novembre (1939) adressée à Mme Cousteau. Il lui demande des nouvelles de PAC, lui fait savoir que Baraduc a été libéré grâce à Otto ABETZ qui a souhaité être agréable au peintre Henri JAMET, et poursuit sur les stratégies à adopter pour que les colis arrivent aux prisonniers. Il finit en pensant que si J.S.P. reparaît, cela pourrait faciliter la libération de PAC et BRASILLACH, ce dernier ne parvenant plus à correspondre avec le premier. Une page in-8 recto verso – 250 euros

177. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 28 décembre (1939), PAC est au front et Bardèche suit ses péripéties « par l'admirable bulletin du Consulat (...) je trouve, avec ma bonhomie de civil, que tu n'as rien perdu de ta véhémence. J'ai suivi avec intérêt votre dernière querelle littéraire, le débat sur le camping » dans laquelle Bardeche « observe une attitude de stricte non-belligérance », il évoque ensuite des souvenirs, « comme les avant-guerres sont gracieuses ! » avant de parler de BRASILLACH qu'il soupçonne écrire beaucoup, « quelques quintaux de manuscrits ». Une page in-4 recto verso – 250 euros

178. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée « Maurice », non datée adressée à Fernande Cousteau. Il la prévient d'un télégraphe de BRASILLACH signifiant qu'il a été libéré. Bardeche ne sait « qui a déterminé la libération. Si c'est la personne à qui je pense, Pierre et Robert étaient du même panier », il lui demande donc de le prévenir si Pierre est également libéré, si non « j'ai une grosse artillerie en réserve ». Une page in-8 – 250 euros

179. BARDECHE Maurice : Lettre autographe signée datée du 3 avril 1947. Bardeche assure à PAC, aux chaînes et condamné à mort, qu'il a répondu à ses lettres, « que je ne pouvais répondre au nom de Robert, mais qu'en ce qui me concerne, tu étais pour moi un de mes camarades condamnés par leur régime de mensonge et d'assassinat (...) je ne sais pas s'ils te tueront. C'est possible et, malheureusement, c'est même probable », il lui assure de nouveau son soutien et amitié. Une page in-4 recto verso – 250 euros

180. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 14 octobre (1939) adressée à Fernande Cousteau. Elle réalise tardivement que la famille Cousteau se trouve en zone occupée. De Robert BRASILLACH ils étaient sans nouvelle depuis fin juillet mais ont appris huit jours auparavant « qu'il est dans un camp très bien. Et que depuis le début d'octobre on leur a allumé le chauffage central (...) il demande que les amis lui écrivent ». Elle mentionne la captivité de Claude ROY et Georges BLOND, le retour de Charles LESCA et « BIG » (Alain LAUBREAUX) à Paris qui souhaitent le retour de Je suis partout, « Maurice freine tout ce qu'il peut » et préfère attendre le retour de Brasillach et PAC. Elle donne ensuite des nouvelles de son mari, à Amiens bombardé mais où la cathédrale est intacte, et qui serait peut être nommé à la Sorbonne. Une page in-4 recto verso – 250 euros

181. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 10 décembre (1939) adressée à Fernande Cousteau. Elle compatit à la situation des Cousteau dont l'appartement parisien est perquisitionné sur ordre de MANDEL, elle lui propose l'hospitalité afin que Mme Cousteau puisse venir à Paris récupérer des affaires. Une page in-8 recto verso – 250 euros

182. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée du 6 janvier (1940) adressée à Fernande Cousteau. Maurice Bardèche travaille sur ses cours à la Sorbonne, BRASILLACH, prisonnier, va bien. Elle a rencontré un libéré du même camp, « je crois que c'est un camp favorisé » et parle des conditions de détentions, « Robert fait des conférences et est célèbre pour ses opinions fortement antisémites » et il est difficile de lui faire parvenir des colis. Deux pages in-8 recto verso – 250 euros

183. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 7 février (1940) adressée à Fernande Cousteau. Je suis partout a reparu et elle espère que « peut être cela fera revenir les prisonniers (...) Lesca est allé demander aux militaires l'autorisation de faire reparaître, il a demandé, comme étant absolument indispensables Robert et Pierre. Et les militaires ont répondu oui. Mais ils disent toujours oui ». Elle aborde ensuite les conditions dans les camps, la nourriture notamment, et l'ennui. BRASILLACH « s'embête à mourir le pauvre, et refait des conférences mais cela lui donne peu de travail ». Elle donne ensuite des nouvelles de Georges BLOND, qu'on a entendu à la radio de Vichy et qui écrit pour Candide. Elle regrette ensuite un papier sur les traîtres dans J.S.P., estimant comme son frère que les règlements de compte se font entre soi. Deux pages in-8 recto verso – 300 euros

184. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 26 mars (1940) adressée à Fernande Cousteau. Elle regrette de n'avoir pas plus écrit, à Paris « le ravitaillement prend le plus clair de notre temps ». Elle confirme que « Maurice « déjeunait » avec les grands personnages » mais ce sont surtout des promesses qui en sortent, elle évoque de nouvelles difficultés quant aux colis, et termine par Georges BLOND qui « venait porter à Grasset un livre furibond contre nos exallés ». Une page in-4 recto verso – 250 euros

185. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 18 juillet (1940) adressée certainement à la mère de Fernande Cousteau. En effet, Bardèche ne recevant plus de nouvelles s'inquiète, notamment de la situation de PAC, n'ayant pas reçu de nouvelle de BRASILLACH pendant la retraite, « enfin il y a trois jours nous avons reçu une carte de lui nous annonçant qu'il était prisonnier à Neu-Brei en Alsace. Cela a été un grand soulagement de le savoir vivant ! », elle annonce également avoir quitté Sens après un premier bombardement et donne des nouvelles de son époux. Une page in-4 recto verso – 250 euros

186. BARDECHE Suzanne : Lettre autographe signée datée du 27 juillet (1940) adressée à Fernande Cousteau, « Pierre est sauf, ouf ! Prisonnier ce n'est pas drôle mais après tout ce qu'on a pu supposer, c'est encore ce qu'on pouvait rêver de mieux », son mari « est parti flairer un peu ce qu'il se passe à Vichy », peu de nouvelles de BRASILLACH, prisonnier. Elle lui demande néanmoins si elle avait connaissance du passage de Robert Brasillach à Paris le 7,8 et 9 juin, « pour subir le même sort que LESCA et LAUBREAUX (...) il s'en est tiré triomphalement et est reparti le 10 au matin ». Elle donne ensuite des nouvelles de Georges BLOND, Xavier VALLAT et Charles LESCA. Une page in-4 recto verso – 280 euros

196. BRASILLACH Robert : Photo argentique de Brasillach à la tribune d'un colloque organisé par Je suis partout. Tampon de l'agence L.A.P.I. au dos, noir et blanc, 18x13 cm – 600 euros



197. BRASILLACH Robert : Célèbre photo du retour d'Allemagne des écrivains français invités par GEOBBELS en octobre 1941. De gauche à droite : le lieutenant Gerhard Heller, le guide de ce voyage, Pierre DRIEU LA ROCHELLE, Georg RABUSE, Robert BRASILLACH, Abel BONNARD, André FRAIGNEAU et Karl Heinz BREMER, adjoint de Karl Epting à l'Institut allemand de Paris. Retirage collé sur une page d'album photo, au dos une photo d'un rassemblement d'enfant pour un spectacle au Châtelet – 450 euros

198. BRASILLACH Robert : Négatif de la photo précédente – 200 euros

199. (BRASILLACH Robert) Poème autographe « Le jugement des juges » de Robert Brasillach, publié dans les Poèmes de Fresnes. On note une erreur de date, dans l'E.O. la date du poème est le 13 janvier, ici il est daté du 23. Ces lignes sont écrites sur des documents pénitenciers « Modèle n°8 circulaire du 17 juin 1907 », sous chemise demi toile d'un dossier au nom de P.A. Cousteau, numéro d'écrou 9782 – 900 euros

216. (GUERRE D'ESPAGNE) Album de 134 photographies de PAC, Robert BRASILLACH et Maurice BARDECHE lors de leur voyage à Madrid pendant la guerre civile espagnole, en 1938, pour un reportage de Je suis partout. Album in-4 à l'italienne, pleine toile imitant le crocodile. On y voit des photos de la ville et alentours, les destructions de la guerre, notamment la Casa de Velazquez, un défilé militaire, visite sur le front etc. Ces trois reporters sont les seuls journalistes qui furent autorisés à aller sur le front, qui prenait place au sein même du campus de l'université de Madrid. Ensemble exceptionnel – 2000 euros

217. (GUERRE D'ESPAGNE) 24 négatifs de photos de ce même reportage, 5 représentent Brasillach dans les rues de Madrid, les autres le défilé militaire et une partie des destructions – 600 euros

218. HECQUET Stephen : Lettre autographe signée datée de novembre 1958 dans laquelle il exprime son soutien et son amitié à Pierre-Antoine Cousteau. Une page in-8 recto verso – 200 euros

219. JE SUIS PARTOUT : Deux photos argentiques du colloque de Je suis partout, la première est une vue d'ensemble de la salle, surplombant l'assemblée, la tribune au fond, la seconde est une vue du pied de la tribune, l'assemblée applaudissant. Chacune avec le tampon de l'agence L.A.P.I. au dos, noir et blanc, 18x13 cm – 600 euros

220. JE SUIS PARTOUT : 5 photos en retirages de membres de Je suis partout, dont Robert BRASILLACH, présentées sur une page volante d'album photo, au dos une partie de la rédaction du journal recevant un général – 400 euros



221. JE SUIS PARTOUT : Deux photos en tirage de la rédaction de Je suis partout, sur une page volante d'un album de photo. On y voit Cousteau, Lesca, Laubreaux, etc – 300 euros

251. POULAIN Henri : Lettre autographe signée datée du 6 février 1941, à entête de Je suis partout, adressée à Mme Cousteau. Il lui confirme l'envoi de J.S.P., à elle mais aussi « à nos prisonniers. Peut-être les démarches pour leur libération seront-elles facilitées. On s'y emploie », lui demande des étiquettes pour un colis adressé à PAC. Une page in-4 – 180 euros

252. REBATET Lucien : Manuscrit autographe signé de la préface de Mines de Rien, de Pierre Antoine Cousteau (Ethéel 1955). 7 pages in-4, à l'encre noire, ratures, corrections et ajouts à l'encre noire ou bleue – 700 euros

253. REBATET Lucien : Longue lettre autographe signée datée du 8 décembre 1940 à en-tête de Je suis partout. « J'étrangle ! » car « les motifs de fureur sont innombrables ». Rebatet est à l'Action Française et s'y ennueie fortement, « et puis je vis entre 7 vieillards de l'A.F. Hormis Maurras, c'est abominablement

déprimant », Maurras qu'il nommera « le vieux » plus loin. Il critique également l'absence de soutien de DAUDET, « the Big Léon », à Robert BRASILLACH qui n'obtient pas le GONCOURT (avec les Sept couleurs, Plon), mentionne une lecture et Je suis partout. 3 pages in-4 recto verso – 300 euros

254. REBATET Lucien : Lettre autographe signée du 29 mars 1941 adressée à Mme COUSTEAU. Rebatet lui donne de ses nouvelles et lui fait part de sa joie devant la libération de Robert BRASILLACH. Il laisse à la discrétion de sa femme le soin d'en informer ou non Cousteau, toujours prisonnier, de peur que cette nouvelle heureuse n'entame « trop tôt sa provision de patience » Une page in-4 recto verso – 300 euros

255. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 22 juin 1941, à en tête de Je suis partout, adressée à l'épouse de PAC, prisonnier en Allemagne. Le 22 juin étant le lancement de l'opération Barbarossa, Rebatet exulte « Enfin, ça y est ! Toutes les cartes sont abattues. Le Führer va démolir non seulement la ploutocratie judéo-anglaise, mais le bolchévisme russe ». Il s'en prend ensuite aux gaullistes, à Vichy, seule capitale d'Europe à « rester rabougri(e) et geignard(e) », aux bourgeois parisiens évoqués par BRASILLACH et à « l'imbécillité des réactionnaires du type maurrassien qui n'ont rien compris et ne comprendront rien ». Une page in-4 recto verso – 300 euros



256. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 27 juillet 1940 adressée à l'épouse de P.A.C. depuis Moras en Valloire dans la Drôme. Il vient d'être démobilisé et retrouve sa famille dans sa maison natale. Il donne ou demande ensuite des nouvelles des membres de Je suis partout, « Et surtout Brasillach qui risque bien, je le crains, d'avoir été fait prisonnier dans son béton ? » Une page in-4 recto verso – 300 euros

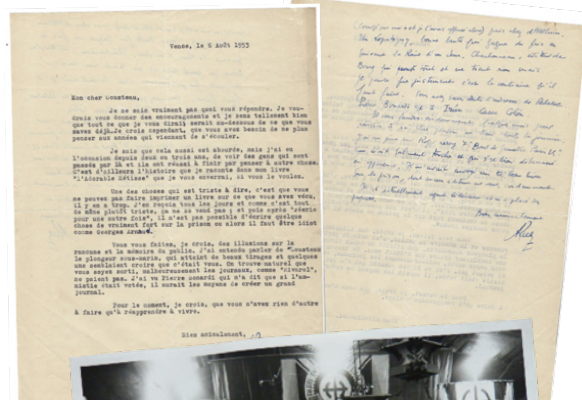
257. REBATET Lucien : Lettre autographe signée « Lucien » datée du 18 juillet 1952. Rebatet est libéré, il fait part de ses informations, à Cousteau concernant sa libération, suite à un entretien confidentiel avec « R. », qui ne devrait donc pas tarder et le retour que la presse en fait. Il évoque ensuite son retour à Paris qui « ne m'a

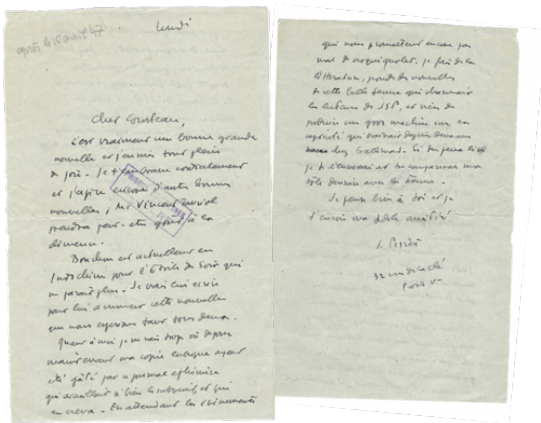
pas paru changé le moins du monde », la réadaptation, des nouvelles de Laubreaux et Poulain, la captivité de Cousteau etc. Deux pages in-8 recto verso – 300 euros

258. REBATET Lucien : Lettre autographe signée « L.R. » datée du 11 août 1952 adressée à Mme Cousteau. La précédente lettre (celle du 18 juillet) n'est pas parvenue à PAC et Rebatet se désole que PAC puisse penser qu'il ne lui écrit pas, « je n'admets pas d'être coupé ainsi de Pierre, après des années d'intimité quotidienne ». Il explique alors qu'il n'a pas pris toutes les précautions pour que sa lettre puisse parvenir à Clairvaux et donne de nouvelles les informations de la lettre précédente, en dévoilant le fameux « R. » de la première lettre. Une page recto verso – 300 euros

259. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 11 août 1952 adressée à PAC suite à l'annonce de la non réception de celle du 18 juillet. Rapidement il donne les mêmes nouvelles et les mêmes sentiments, racontant en plus l'hostilité périgourdine qui l'a accueilli en Dordogne et la nécessité de déménager de nouveau. Une page in-4 recto verso – 300 euros

260. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 31 août 1952. Il raconte longuement sa situation et ses errements, ayant dû quitter la Dordogne, sa femme étant rentrée à Paris pour limiter les coûts et lui errant dans des hôtels normands, « voilà, maintenant tu dois à peu près comprendre que sans la moindre littérature, je serais beaucoup mieux ce soir à Clairvaux, paisible, avec toi, avec les bons copains, avec la bibliothèque ». La fuite à l'étranger est évoquée, son livre les Deux étendards qui n'eut retentissement que dans le milieu littéraire, le dévouement de PAULHAN et Paris où l'ennuie s'évapore en 3 minutes. Et de conclure, « profite bien des jours de paix et de loisir qui te restent » 2 pages in-4 recto verso – 400 euros





261. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 7 octobre 1952. Il y narre ses errements après avoir été chassé de Dordogne, notamment en Normandie, soupçonne Hachette et Gallimard d'avoir tout fait pour que les Deux étendards ne se vendent pas, « Je reverrai Paulhan, qui est dans des dispositions les plus amicales, mais je ne veux avoir aucun contact avec la boîte ». Il mentionne sa préface du Hugo-Digest, et espère qu'un document sur Hugo ne sera pas confisqué par la prison. Il revient ensuite sur sa libération et l'envie de redevenir journaliste, « La seule lecture de l'estimable Figaro m'inspire quotidiennement au moins 3 sujets d'articles (...) si j'écris un livre, ce sera un refoulement d'articles. » 3 pages – 400 euros

262. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 19 novembre 1952, adressée à Fernande Cousteau et lui exprimant son désarroi devant ses lettres qui ne parviennent pas jusqu'à PAC, toujours emprisonné. Il se demande : « ai-je fait des allusions trop vives à mes difficultés actuelles, à l'incarcération paradoxale de Pac ? C'est possible. Mais dans ce cas là c'est bien ennuyeux ! Vous me voyez écrivant à Pac de la pluie et du beau temps, ou de beaux arts ... ». Trois pages in-8 – 300 euros

263. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 25 novembre 1952, il donne à Pac de ses nouvelles suite à l'entretien qu'il a eu avec la femme de se dernier, fait d'interrogations de beaucoup sur ce que pourrait faire son frère, le Commandant Cousteau, pour sa libération et mentionne ses activités et rencontres littéraires « B. de Fallois, épatant à tous points de vue (...) Jacques Laurent, très étonnant petit bonhomme, Blondin tout à fait charmant et savoureux » et mentionne « le brouillon du Temps perdu, quelque chose comme dix mille feuillets » que lui a montré de Fallois. Une page recto verso – 300 euros

264. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 8 janvier 1953 adressée à Fernande Cousteau. Au regret de ne pas avoir pu la joindre par téléphone pour lui souhaiter une bonne année il lui demande des nouvelles de PAC dont il n'a plus de nouvelle depuis 5 semaines, et la charge de lui dire que contrairement à ce que laisse penser le titre d'un article de presse il ne collabore pas à la NRF auprès de Benda, « je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une fable à l'état pur ». Une page in-8 recto verso – 300 euros

265. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 31 mars 1953. Rebatet se remet à écrire, « J'ai pourtant quelques cartons de feuillets noircis durant cet hiver de marmottes que nous venons de passer, et je continue, puisque le pli est repris », il fait part d'un article paru dans la Nouvelle NRF à son sujet qu'il résume ainsi : est dit de lui « un horrible salaud, mais beaucoup de talent ». Il a préparé une réponse dont Gallimard lui avait assuré la publication, qui s'est finalement fait refuser car « pas assez littéraire (...) et d'une forme gauche où l'on me reconnaît mal (me faire donner des leçons d'écriture par ces fabricants de ragotons !) » il se désole ensuite de ne pouvoir aider Cousteau, qui a été transféré à Eysses. 3 pages in-4 – 400 euros

266. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 22 mai 1953. Rebatet se désole de ne pouvoir aider Cousteau et d'être si mauvais épistolier. Il raconte se mettre à travailler, « je viens de passer deux mois dans le boulot, boulot régulier, puisque j'ignore parfaitement si ce texte pourra être publié. Mais il n'y a rien à faire, il faut que je le crache avant de passer à d'autres exercices » et être sollicité, par trois maisons d'édition ne sachant pourtant rien du texte qu'il prépare, quelques articles sont commis, dont un sur le cinéma à la demande de Marcel AYMÉ et Jacques LAURENT, « Laurent avait été très aimable, Aymé est un merveilleux gars ». Longue lettre sur l'activité et les difficultés de Rebatet en ce début de 1953. Anecdote amusante : étant coutumier des retards il soupçonne son épouse d'avoir avancé la pendule de sorte qu'il ait son train à l'heure. Deux pages in-4 recto verso, avec sur chacune le tampon de la Maison centrale d'Eysses « Censuré » - 400 euros

267. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 26 juin 1953. Rebatet apprend la libération de Cousteau et lui écrit depuis un bistrot « pour t'envoyer tout de suite mon joyeux salut ». Il pense alors au « dernier carré de nos amis » qui restent en prison. Trois pages in-8 avec sur chacune le tampon de la Maison centrale d'Eysses « Censuré » - 300 euros

268. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 30 juillet 1953, soit une quinzaine de jours après la libération de PAC, ce dernier interdit de séjour à Paris est alors en Bretagne, « je compatiss vivement à ton exil atlantique », et lui a fait part de sa « fringale de publication », Rebatet lui dresse alors un tableau peu flatteur du monde de l'édition, lui annonce qu'il reverra Paulhan pour le Proust-Digest, et lui raconte son rendez-vous avec l'éditeur Amiot. Il lui narre également un



passage chez Gallimard où il rate Claude ROY, et va ensuite se promener sur les quais de Seine, ayant écrit « l'avant veille une petite scène de clochards (...) je vais, selon ton conseil d'ailleurs, me documenter un peu après coup » : il y croise des bagnards et échange avec eux, « je suis satisfait d'entendre cet expert tomber extrêmement d'accord avec moi sur les matons ». Deux pages in-4 recto verso – 300 euros

269. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 5 août 1953. Il narre à son acolyte un rendez-vous décevant qu'il a eu avec Jean PAULHAN, dont il fait un rapide portrait, néanmoins ce dernier semblant manquer d'enthousiasme aux premiers abords est d'accord pour le Proust-Digest et Rebatet est confiant pour les autres accords nécessaires et à venir, ce devrait être « très vraisemblablement du tout cuit ». Il n'est en revanche pas satisfait de sa préface, ni du maintien d'une phrase sur CELINE, vraisemblablement à charge : « Je pige pourquoi : le Ferdinand leur en a tellement fait voir, depuis deux ans qu'ils l'ont sous contrat, que cette flèche par la bande le soulagerait. Donne moi ton avis, mais voici le mien : l'homme Céline est immonde, mais l'écrivain a été splendide, tellement au dessus de tous ces gens de lettres. Et surtout, ça me chiffonne de laver notre linge sale devant tant de salopards que ça enchante ». Il aborde ensuite un projet que lui soumet PAC, « ton idée d'écrire une série de pépites de la mine de tes cahiers est parfaite (...) Mais avec le Proust, le Hugo et ta propre anthologie, tu as déjà une première ligne d'assaut assez gentille ». Deux pages in-4 recto verso – 400 euros

270. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 3 septembre 1953. Le Proust Digest est dans les mains de Gaston Gallimard « avec avis très favorable de Paulhan », et Rebatet est « en pleine ponte. Je tombe 50 p. par semaine, je n'arrive pas à m'interrompre, et je suis pressé de finir ». Allant voir un ami, le Docteur CHAUCHARD, en Dordogne il conseille à PAC de lui écrire sous son pseudonyme de Vinneuil « à cause de leur postière coco, mais je te conseille, en dehors des questions édition et littérature, d'employer plutôt le style carcéral qui nous est familier, car le secret de la correspondance est très relatif dans les républiques limousine et périgourdine où l'esprit d'août 44 est toujours vivant ». Deux pages in-8 recto verso, jointe un mot manuscrit, in-8, à Fernande Cousteau, intermédiaire de ce courrier entre PAC et Rebatet – 300 euros

271. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 2 octobre 1953. Il narre à travers des anecdotes avoir vu Jean George, « ancien fournisseur du défunt Goering » qui cherche des chefs d'œuvre inconnus cachés, et avoir vu Roger CAPGRAS pour lequel il va tenir une rubrique cinématographique dans Dimanche matin, et en a honte, « le rouge n'a pas encore quitté mon front. Mais d'autre part, le seul être au monde qui pourrait me faire honte de cette compromission, c'est toi (...) ce journal constituant essentiellement un canular ». Il lui donne ensuite des nouvelles du Proust Digest qui « serait, paraît-il, entre les mains du sieur Camus. Je l'ai appris indirectement. Je te passe la description de ma fureur. Tu connais mes sentiments pour le dénommé Camus ». 2 pages in-4 recto verso – 300 euros

272. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 9 octobre 1953. Rebatet fustige la NRF qui vient de refuser le Proust Digest, « c'était encore de la bonne foi que d'aller tout de suite leur mettre le nez dans leur mensonge. Mais ne nous auraient-ils pas baisé d'une autre manière ? LA N.R.F., c'est le ghetto ». Il mentionne ensuite l'histoire des musiciens qu'il est en train d'écrire, « Et tout ça, vraisemblablement, pour que des Israël et des Block-Dupont étouffent ce petit livre comme ils ont étouffé le gros. Dans cet hexagone, nous sommes bien chez l'ennemi ». Une page in-8 recto verso – 300 euros

273. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 29 octobre 1953. Rebatet met en sursis un rendez-vous avec PAC du fait de la santé de son épouse. Il se plaint d'une « série de corvées et d'obligations « mondaines » qui briseraient vraiment trop le boulot. Quelle vie de con, dans cette existence libre ! », mentionne l'entrée de GAXOTTE à l'Académie Française le même jour, auquel M. Weygand doit répondre, évoque une retraite commune qui est reportée (certainement pour les Dialogues de vaincus) et la réception de la « résurrection de Vinneuil » que le journal Le Populaire décrit comme « journaliste chevronné ». Son épouse alitée qui achève la lecture de son histoire des musiciens lui demande « de lui sortir d'urgence Les Liaisons dangereuses « pour se décrocher l'esprit ». Chevronné. Mais pas prestigieux ! » Une page in-4 recto verso – 300 euros

274. REBATET Lucien : Lettre autographe signée datée du 18 novembre 1956 adressée à une Fernande Cousteau. Il parle de la santé d'un de ses amis, Henry CHAUCHARD, qui a beaucoup d'estime pour le travail de PAC et d'une dette de CHARBONNEAU à l'endroit de PAC « Promesses formelles de Charbonneau. Mais vous connaissez aussi bien que moi leur valeur... », par ailleurs il annonce avoir appris par Mme DELAMARE que PAC ne reçoit personne et attend qu'il en soit autrement. Une page in-8 recto verso – 300 euros

275. REBATET Lucien : Photo argentique d'un verre entre amis pris chez PAC au 48 avenue de la Motte-Picquet à Paris. Rebatet y est au premier plan, PAC debout au second, accompagnés de 5 autres convives. 13x12cm – 200 euros

276. ROUCHON Jacques : Longue lettre autographe signée, non datée (fin 1939) dans laquelle il s'excuse de ne pas écrire, car il n'a rien d'intéressant à raconter, « Aucun doute que ceux du Front se doivent de remonter le moral « à ceux de l'arrière ». Vous êtes égal à vous-même, pétant les quatre fers et ruant dans les brancards. Je suis amorphe. Nous sommes amorphes. Nous goûtons mal notre bonheur à l'arrière ». Il raconte ensuite l'état du journalisme, « morne et châtré », « ce que coupe la censure et puis rien c'est du kif », « HAVAS est censuré at home ». Il poursuit en racontant l'expulsion de Christian

OZANNE et une histoire « de tractations que vous savez » dont personne ne sait en vérité ce dont il s'agit. Il a vu GAXOTTE, « REBATTE » et LAUBREAUX qui « jouent à faire Je suis partout avec le même entrain » et termine sur BENJAMIN qui « est la plus froide ordure de limace que les honnêtes gens se devraient de compisser », certainement n'a-t-il pas voté pour BRASILLACH au GONCOURT. Quatre pages in-4 recto verso dont deux à en tête « Le Journal » - 200 euros

279. SOUPAULT Ralph : Deux lettres autographes signées datées du 29 avril et du 17 mai 1958 dans lesquelles il mentionne son activité artistique, « ne me parle plus de tortures !!... je me mets à dessiner des fleurs, ça vaut mieux... » 2 pages in-8 – 250 euros



Librairie FOSSE, Catalogue PAC – Cousteau, janvier 2020

Lettre de Maurice Bardèche à Pierre-Antoine Cousteau

Mon cher PAC,

On m'a dit hier soir qu'il était [possible] que ton avocat ne t'ait pas transmis ma réponse à la lettre que tu m'avais écrite après ton procès. Je ne sais pas si c'est exact. Je tiens à ce que tu saches que je t'avais répondu. Je ne sais plus ce que je t'avais dit exactement. Mais c'était à peu près ceci : que je ne pouvais pas te répondre au nom de Robert, mais qu'en ce qui me concerne, tu étais pour moi un de mes camarades condamnés par leur régime de mensonge et d'assassinat et que la fraternité des condamnations couvre tout le reste. Je ne sais pas s'il te tueront. C'est possible et, malheureusement, c'est même probable. Mais, en tous cas, je ne veux pas [que- *mot manquant*] tu partes avec cette idée que nous conservons contre toi des rancunes mesquines. Dans la mesure où cela dépend de moi, je te défendrai. Je veux que tu saches aussi que Suzanne avait ajouté à ma lettre quelques mots pour te dire la même chose. J'ai appris le même jour que tu avais fait dire une messe le 6 février pour Robert. Je t'en remercie. Tu dois savoir tout cela et je regrette beaucoup que tu aies pu croire pendant des mois que je ne répondais pas à des lettres [pareilles]. J'ai pour toi aujourd'hui les mêmes sentiments qu'autrefois. Je te serre la main.

Fidèlement.

Maurice Bardèche. Paris, le 3 avril 1947

Lettre de Well Allot (François Brigneau) à Pierre-Antoine

Je ne crois pas trahir le mort qui nous a séparé, en venant vous dire ce que nous espérons, pour vous et pour Algarron, en ce début d'année.

J'ai assisté à la plus grande partie des audiences, en particulier à celles consacrées à votre interrogatoire et nous avons essayé, mes camarades et moi, d'exprimer ce que nous avons ressenti.

Il est certain que vous avez sauvé l'honneur. « l'enfant honneur » disait Robert.

Je ne suis pas chrétien, du moins ne le suis-je que sur les bords, et le pardon des injures n'est pas une vertu que je pratique beaucoup. Mais aujourd'hui, il ne s'agit pas de cela.

Il s'agit de vous qui êtes là-bas, dans une cellule que je connais bien, avec le complet de bure rougeâtre, complet deux pièces s'il vous plaît, - comme les appartements de la IV^{ème} rénovée - avec justaucorps - ajusté et falzar de gaucho fendu à l'extérieur...

Avec les chaînes aussi, qu'autrefois une ficelle retenait à la ceinture. Il s'agit de vous et de votre vie. Je ne puis l'oublier...

Vous comprenez, Cousteau, je n'ai jamais été un chef. Rien qu'un garçon de la base. Un peu écœuré du sauve qui peut général d'août 44. Un peu écœuré aussi de l'atmosphère des prisons « fascistes » d'après la libération. L'influence qu'a pu avoir J.S.P. sur moi a été considérable. Vous-même, Rebatet et Robert, m'ont, avec Déat et Bergery mené de Bobigny à Fresnes : la grande ceinture.

Déat s'est tiré, la fesse humide, après avoir déclaré, lors d'un certain mariage où vous assistiez, qu'il saurait, le cas échéant, se souvenir qu'il avait été capitaine d'une Cie de mitrailleuses avant d'être un ministre.

Bergery : n'en parlons pas. Il n'était guère engagé. En tout cas il n'avait engagé personne...

Robert a été avec Darnand, admirable. Rebatet - n'en parlons point.

Vous, vous avez été debout. Et cela nous a fait du bien.

Je sais qu'il était plus facile, dans un sens, de se défendre en janvier 45 qu'en nov. 46.

On pouvait encore croire à beaucoup de choses à cette époque. Ce n'est guère possible aujourd'hui.

Et puis, il y a deux années de taule sur les épaules. Ça compte. Les petites tripatouilleries des avocats qui confondent collaboration et escroquerie et Bernadi [sic- pour Bernardi] de Sigoyer avec le maréchal Pétain. La famille aussi. Et la vie...

Je ne dis pas cela pour effacer trois ou quatre choses de votre défense - Elles n'existent pas - Je ne suis pas un chicanier, un pointilleux. C'était bien, Cousteau, très bien. Je regardais la gueule immonde de la youtre en face de vous. Elle était d'un blanc sale, comme un abcès pas mur. Elle crevait de rage rentrée. Elle se serait bien inspirée des méthodes de la Gestapo si elle vous avait tenu, seul, et livré. Vous étiez debout. Dans ma langue on dit : un monsieur...

Je n'ai pas besoin de vous écrire, noir sur blanc, ce que j'espère que vous apportera ce premier mois 47. Nous avons la pudeur de certains mots. Mais je puis du moins vous dire que je prie pour vous - à ma façon.

Well Allot, 3 janvier 1947

Lettre de Lucien Rebatet à Fernande Cousteau

Chère Madame,

Je viens d'être démobilisé. J'ai rejoint, non sans peine, ma femme et ma famille dans la maison natale où j'ai débarqué avant hier. J'y ai enfin une adresse fixe pour quelque temps, après deux mois de retraite, de bombardements, de vie nomade où tout contact avec [les miens] et nos amis m'était interdit. Je vous serais infiniment reconnaissant de m'y envoyer de vos nouvelles, et de celles du cher Pac, à qui je n'ai cessé de penser durant toutes les semaines de grabuge où, nouveau tringlot moi-même, j'ai partagé à peu près son existence, mais par malheur sur d'autres routes.

J'espère vraiment que ces nouvelles seront excellentes et que Pac sera un des premiers sur les rangs pour reformer la glorieuse équipe de Je Suis Partout. A propos de Je Suis Partout, tout ce que vous en pourriez savoir me sera également très précieux. J'ai bien écrit à la vieille A.F. à ce sujet, mais je n'ai aucune réponse. Hormis l'arrestation, puis l'heureuse libération de Laubreaux et de Lesca, je ne sais plus rien de notre journal depuis le 1^{er} juin. Que sont devenus nos héroïques prisonniers ? Et les Blond ? Et surtout Brasillach qui risque bien, je le crains, d'avoir été fait prisonnier dans son béton ? Avez-vous au moins l'adresse des Bardèche, soit à Sens, soit dans le midi ?

Vous savez probablement que j'ai été perquisitionné le même jour où votre appartement l'était. Le lendemain, juste après un mois d'embusque à Paris, j'étais renvoyé aux armées et versé dans le train. Je viens à l'instant d'écrire à quelques éminences grises de Vichy pour leur rappeler le sort que nous avons subi à J.S.P. pendant plus d'une année et leur demander si l'on ne songe pas pour nous à quelques justes compensations. Avec quelle hâte j'attends la reconstitution de notre équipe !

Je souhaite que les conditions de vie soient à peu près normales pour vous à St André de Cubzac et que vos enfants s'y portent bien. Vous rappelez vous le conte si amusant et percutant de Pac où l'on voyait l'armistice à St André ?

Vous voudrez bien dire à Pac toute mon affection, et croire, chère Madame, à notre très amical souvenir.

L Rebatet, Moras, le 27 juillet 1941, Moras en Valloire, Drôme

EXTRAIT : Histoire de *Je suis Partout*



Je Suis Partout a été fondé en 1930 par Arthème Fayard dont l'hebdomadaire *Candide* (le premier du genre en France) avait un énorme succès. Dans l'esprit de son fondateur, *Je Suis Partout* devait être une sorte de supplément du journal *Le Temps*. De vénérables octogénaires y rédigeaient avec componction de savantes chroniques de politique étrangère. Le journal était conservateur, modéré, bien-pensant. Malheureusement, Arthème Fayard avait mis à la tête de *Je Suis Partout* un jeune universitaire agressif et irrévérencieux, ancien secrétaire de Charles Maurras : Pierre Gaxotte. Peu à peu, sans qu'on y prît garde,

Pierre Gaxotte délogeait tous les octogénaires de leurs rubriques et il les remplaçait par de jeunes gens pleins de virulence. Ainsi se constitua ce que l'on a appelé l'« équipe de *Je Suis Partout* » qui comprenait, outre Gaxotte : Brasillach, George Blond, Dorsay, Thierry Maulnier, Alain Laubreaux, Lucien Rebatet, Claude Jeantet, Henri Lèbre, Henri Poulain, Claude Roy, moi-même et quelques autres. Dès 1934 le ton du journal était méconnaissable. C'était déjà une feuille « fasciste », rédigée par des journalistes intransigeants qu'aucune considération de prudence ne retenait. Tous, à cette époque, nous gagnions notre vie dans d'autres journaux où nous étions plus ou moins des mercenaires de la plume car la liberté de la presse, en régime démocratique, n'existe que pour les ploutocrates. A *Je Suis Partout* par contre, nous pouvions écrire absolument tout ce que nous pensions, tout ce qui nous plaisait. Nous y étions très mal payés mais du moins nous y étions libres et nos articles de *Je Suis Partout* nous réhabilitaient à nos yeux des besognes auxquelles nous étions astreints au *Journal*, au *Matin*, au *Petit Parisien* etc. Si vous autorisiez cette comparaison, *Je Suis Partout* était pour nous comme l'amant de cœur pour une fille de joie...

Intra Muros, pages 37-38





LES ÉDITIONS Via Romana nous avaient déjà offert un magnifique livre, *Pierre-Antoine, l'autre Cousteau*, écrit par Jean-Pierre, le fils de PAC. Voici que paraissent les mémoires de celui dont Galtier-Boissière avait dit qu'il fut le journaliste le plus brillant de sa génération, qui fut condamné à mort puis gracié, et qui passa huit ans dans les geôles de leur République, avant d'être libéré en 1954. *Intra muros* est un énorme livre de près de 500 pages, absolument passionnant, que tout Rivarolien se doit de lire. L'auteur de la préface, Ghislain de Diesbach, dépeint ce Journal comme « un volcan en perpétuelle éruption, vomissant feu et flammes avec une richesse de vocabulaire, un pittoresque d'expression et aussi une originalité de pensée qui heurte hardiment les idées reçues, les conventions, les interdits de la morale ou simplement la bienséance mondaine ». On y trouve des aphorismes à foison, des portraits plus qu'insaisissables (Maurras, « tambourinaire pointilleux ») et des considérations historiques d'une justesse et d'une lucidité remarquables (la Révolution française agonie de sarcasmes avec des formules qu'Antoine de Rivarol aurait pu lui envier !). Comme le note son fils Jean-Pierre, « ses juges ont commis l'erreur de ne pas le fusiller ». Tant pis pour eux ! Tant mieux pour nous !

“J'ÉTAIS FASCISTE CAR TEL ÉTAIT MON BON PLAISIR”

Dans une introduction, Cousteau rappelle son cheminement intellectuel et professionnel, l'aventure de *Je Suis Partout* aux côtés de Brasillach et de Rebatet, la Collaboration, la fuite en Autriche, et enfin son arrestation. On connaît le déroulement du procès où, jugé aux côtés de Rebatet, Cousteau fut le plus courageux, suscitant même parfois l'hilarité sur les bancs. « Un drôle, dans tous les sens du terme » dira de lui le journaliste communiste Madeleine Jacob qui pourtant déguistait du collabo coupé en rondelles à tous ses déjeuners. Condamné à mort, ainsi que Rebatet le 25 novembre 1946, PAC a droit à ce titre du *Globe* : « Moins de cent jours à vivre ». Pas de quoi désespérer PAC qui « demeure résolument pessimiste, mais pessimiste souriant comme il se doit ». Il ajoute : « C'est d'ailleurs dans la vie la seule attitude raisonnable. La seule que l'on supporte sans contrainte et qui ne réserve que de bonnes surprises ». Pendant que les « honnêtes gens » (« Ah ! La sale gueule des honnêtes gens ! », écrit-il) respirent le printemps, lui, comme Rebatet et les condamnés à mort, a les chaînes aux pieds. Il ne recule pas, ne se justifie pas, ne s'excuse pas, écrivant : « Je n'ai à me justifier devant personne. J'étais fasciste parce que tel était mon bon plaisir. » Et il ajoute : « Tant que j'aurai la lucidité nécessaire pour réchauffer mon orgueil au brasier d'un mépris colossal, je ne crois pas que je pourrai être réellement malheureux ». Il note dans son journal : « La catastrophe serait d'avoir été condamné par des personnages qui ne fussent pas totalement méprisables. Mais par de pareils guignols, quel honneur... » Dans une lettre à sa tante, il écrit : « Je ne pouvais pas être dans l'autre camp. Tout ce qui comptait en France, la véritable élite, était de notre bord. » Et de citer le plus illustre soldat, Pétain, le plus grand poète, Brasillach, les plus grands savants, Alexis Carrel et Georges Claude, les plus grands marins, Darlan, Platon, Abrial, les plus grands aviateurs, les plus grands écrivains, la plus illustre cabotine, Cécile Sorel, le plus grand amuseur, Maurice Chevalier, le plus illustre boxeur, Carpentier, etc. Il

croise en prison Benoist-Méchin, « très sympa » dit PAC, dont on découvre l'humour noir. L'ancien ministre du Maréchal lui reproche avec humour de se dérober à la justice et dit à PAC : « On n'attendait plus que votre exécution pour respirer un peu. Parce qu'après ce sera fini... Enfin tant pis... C'est raté... »

EN ATTENDANT D'ÊTRE FUSILLÉ, PAC RIT ET REDOUBLE DE SARCASMES

Dans sa cellule, PAC écrit des aphorismes, qu'il destine à la lecture de son fils, âgé de onze ans. Le sens de la vie ? Il n'y en a pas. Le bonheur ? Il n'existe pas davantage. Il n'existe guère que des parcelles de bonheur, des états de joie. Quant à l'altruisme, passons : « Le philanthrope n'est pas moins égoïste que l'avare. Son égoïsme est d'une autre nature ». PAC, on le constate, transmet à son fils une vision plutôt pessimiste de la nature humaine. L'Épuration lui inspire cette réflexion : « S'il existait quelque part une justice humaine ou divine, peu importe, elle demanderait des comptes à tous les Français qui ne furent pas jetés en prison ni par les Allemands, ni par les “libérateurs”, à tous ceux qui furent trop lâches pour prendre parti et ce serait enfin l'Épuration des eunuques... » Cousteau s'attend à tout moment à être fusillé. Cela ne le traumatise pas plus que cela. Il écrit : « Ils ne nous ont pas fusillés, ni le vendredi saint, ni le samedi saint. Ils baissent. D'habitude ils avaient la coquetterie de faire des flammes de sang les jours de fête... » Rebatet, quant à lui, ne faisait pas du tout preuve du même courage. PAC décrit une scène absolument hilarante que le lecteur découvrira dans le livre. Et puis voici Maurice Bardèche qui lui envoie un petit mot amical mais sans doute peu inspiré, vu les circonstances : « Il est possible qu'ils te tuent et c'est malheureusement probable... » PAC en rit et commente : « Si Lucien (Rebatet) recevait des poulets de ce genre... » Mais comme on le sait, PAC et Rebatet seront graciés par Vincent Auriol. Sa misanthropie ne faiblit pas : « Si prévenu que je sois contre les “autres”, c'est toujours un émerveillement pour moi de voir à quel point ils sont au-dessous de la mauvaise opinion qu'on a d'eux ».

“AUX LIONS, LES CONNARDS SOLENNELS !”

Il n'aime, sur le plan littéraire, ni Barrès, ni Pascal, n'appréciant que les auteurs sarcastiques et sceptiques. « Aux lions, les connards solennels » écrit-il. Et il poursuit : « L'orgueil est la mère de toutes les vertus et l'humilité est la mère de tous les vices ». Et puis : « Le seul véritable péché c'est la pauvreté et c'est seulement avec beaucoup d'argent qu'on peut se permettre d'être bon et honnête, d'avoir des sentiments honnêtes et de la culture ». Pas très chrétien, tout ça... Céline, qu'il n'aimait pas, en prend aussi pour son grade. Dans ses lettres échangées avec son ami Paraz, Céline explique n'avoir jamais été antisémite. *Bagatelles pour un massacre* et *l'Ecole des cadavres*, il en a, par une étrange amnésie, dit PAC, perdu le souvenir. Et notre condamné à mort amnistié d'ironiser : « Avec autant de vraisemblance et de bonne foi, je pour-

rais démontrer qu'à Je Suis Partout je n'ai jamais été que garçon de bureau. » PAC prône l'abandon de l'insupportable sensiblerie et de la « morale de midinette » (dénoncée par Montherlant).

“GÉNÉREUX” SIGNIFIE “IMBÉCILE” !

Il déverse ses sarcasmes sur l'école où l'on « pleure sur les petits oiseaux qui se cachent pour mourir, sur le music-hall où le gentil voyou est plein de bons sentiments » et rit des « larmes de crocodile sur les économiquement faibles et les pauvres vieux retraités ». Il invite le lecteur à se méfier comme de la peste de l'adjectif “généreux” en donnant des exemples : des sentiments généreux, une intervention généreuse, un livre généreux, une voix généreuse... Il relève que « neuf fois sur dix, lorsqu'on trouve dans un texte contemporain l'adjectif “généreux”, on peut sans changer le sens de la phrase lui substituer l'adjectif “imbécile” ». Il lance un cri d'alarme : « Achtung !, achtung ! Planquez-vous ! Si par malheur le quidam généreux réussit à se faire prendre au sérieux, préparez-vous à comprendre votre douleur. Sauve-qui-peut ! » Il ajoute : « Je veux que Jean-Pierre (son fils) contemple tout cela, moi inclus — d'un œil sec ».

“LES CRÉTINS SOLENNELS DE LA DÉMOCRATIE”

PAC, qui vomit la Révolution et la démocratie, a cette phrase : « Mes gloires à moi ne sont pas celles du peuple. Il n'y a pas de boulevard Rivarol à Paris, ni de place Charlotte Corday. Mais le charnier du Panthéon déborde de voyous et d'abrutis. » Pour l'auteur, « la démocratie s'alimente exclusivement d'idées fausses ». PAC considère qu'il est « impossible de refaire l'homme, impossible de l'améliorer et que la notion même de progrès est une imposture dégradante ». Il considère que « chaque fois que des hurluberlus s'efforcent de faire de l'homme quelque chose de meilleur, chaque fois que l'Etat tombe entre les mains des moralistes, alors commence le grabuge ». Et de s'en prendre aux « crétins solennels de la démocratie », qui empêchent d'envisager une résurrection. Pour PAC, « si l'homme, dans les démocraties, s'avise à transgresser des lois qu'il n'a pas faites, il atterrit sur la paille

humide des cachots aussi précipitamment, aussi sûrement que dans n'importe quelle dictature ».

Cousteau, dans son cachot, s'exerce à la prière. Une prière fort peu chrétienne : « Seigneur, si vous me pardonnez mes offenses comme je leur pardonne les leurs, je suis foutu, Seigneur... » Il ne regrette rien et déclare : « Je peux m'avouer très honnêtement, que ces années noires furent celles où, de toute ma vie, je fus le moins opprimé ». A ceux que ce propos choquerait, rappelons ce qu'écrivait Sartre : « Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'Occupation allemande » (Situations III, page 2). Autre remarque de PAC, ô combien actuelle : « Les démocraties n'interdisent pas aux libres citoyens de manifester dans la rue. Elles les y invitent plutôt. Elles ont solennellement inscrit ce droit imprescriptible dans leurs constitutions. Mais sitôt que les cortèges sont formés, elles lâchent sur les libres citoyens des gardes casqués et musclés qui ont tôt fait de décapiter les plus brailleurs et de mettre les autres en fuite. »

QUELQUES RÉLEXIONS DE PAC

Pour conclure, lisons quelques aphorismes et réflexions du génial PAC : « N'élever la voix que lorsqu'on est résigné à poursuivre la discussion jusqu'au meurtre. Sinon, s'abstenir. » / « Jupiter n'a pas besoin de rendre fous ceux qu'il veut perdre. Il lui suffit de les rendre démocrates. » / « Le comble de l'imbécillité est de se battre sans haine. » / « On n'est jamais déshonoré que par soi-même. L'opprobre d'autrui, tant que l'on n'y souscrit point, est comme s'il n'existait pas. » / « Il ne s'agit pas de savoir dans quel sens va l'Histoire, mais dans quel sens elle devrait aller. » / « Impossible de penser d'un homme qui vous fait des compliments qu'il est complètement idiot. » / « Les abrutis étant la majorité, je refuse la loi des abrutis. » / « L'imbécillité est beaucoup plus répugnante que le vice ou le crime. » Pierre-Antoine Cousteau retrouve la liberté le 16 juillet 1953. Il est le dernier journaliste politique de l'Épuration à être libéré. Il dira, à sa sortie : « L'Épuration, dans mon cas au moins, était ratée. Si tôt franchies les grilles du bagne, je me suis senti, en dépit de tous les conseils aderses, une fureuse démanche de recommencer à polémiquer ». Ce qu'il fit brillamment dans RIVAROL jusqu'à son décès le 17 décembre 1958 !

R. S.

Intra muros de Pierre-Antoine Cousteau, 484 pages, format 16/21cm, 34 euros franco, Via Romana, 5 rue du Maréchal Joffre, 78000 Versailles.

RIVAROL

19 avenue d'Italie 75013 Paris
Tél. : 06-40-87-72-79
 Correspondance seulement
 (Une permanence téléphonique est assurée le lundi et le mardi de 10h à 17h et le vendredi de 10h à 14h.)

www.rivarol.com et
 www.boutique-rivarol.com
 Rédaction : jeromebourbon@yahoo.fr
 Administration : contact@rivarol.com
 Hebdomadaire créé le jeudi 18 janvier 1951
 FONDATEUR : René MALLIAVIN (1896-1970)
 Directeur de la publication et de la rédaction,
 éditorialiste : Fabrice Jérôme BOURBON

E. U. R. L. “Editions des Tuileries”, au capital de 51 000 euros pour 99 ans, à partir du 20 mai 1949.
 Imprimerie : Paris Offset Print (POP) 30 rue Raspail, 93120 La Courneuve. — Dépôt légal : à parution —
 Gérant et associé : Fabrice Bourbon.
 CPPAP n° 0218 C 82763, ISSN n° 0035 56 66.

Règlement par chèque établi sur une banque domiciliée en France, à l'ordre d'Éditions des Tuileries ou virement à notre compte : La Banque postale IBAN : FR33 2004 1000 0104 5321 9K02 048 (BIC : PSSTFR PPPAR)

ABONNEMENTS : 2 ans : 215 euros — 1 an : 125 euros — 6 mois : 70 euros — 3 mois : 40 euros — soutien : 175 euros — propagande : 210 euros — 1 an (chômeurs, étudiants, lycéens, personnes en grande difficulté, ecclésiastiques et religieux) : 100 euros.

ABONNEMENTS PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE : 12 euros par mois (imprimer le bulletin sur notre site Internet <www.rivarol.com> en allant à l'onglet boutique ou nous le demander en écrivant à <contact@rivarol.com>).

ABONNEMENT NUMÉRIQUE 1 an : 80 euros (créer un compte sur le site <www.boutique-rivarol.com>).

ETRANGER : 1 an : 140 euros — 6 mois : 80 euros. Supplément par avion : 24 euros pour un an et 12 euros pour 6 mois.

Pour tout changement d'adresse, joindre 2 euros et la dernière bande (ou indiquer l'ancienne adresse). Écrire nom et adresse en CAPITALES. Délai dix jours.

Rivarol, N° 3301, 10 octobre 2017

Index

du *Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach*,
n°148, Printemps -Été 2020

Auteurs :

Bardèche (Maurice) (Lettre à Pierre-Antoine Cousteau du 3 avril 1947) : 148/35
Brigneau (François) (Lettre de Well Allot à Pierre-Antoine Cousteau du 3 janvier 1947) : 148/35
Cousteau (Jean-Pierre) (entretien) : 148/4-9
Cousteau (Jean-Pierre) : 148/23

Junod (Philippe) : 148/2
Rebatet (Lucien)) (Lettre à Fernande Cousteau du 27 juillet 1941) : 148/36
Romain (Pierre) : 148/20-22
Spieler (Robert) : 148/39

Noms :

Aymé (Marcel) : 148/28
Bardèche (Maurice) : 148/24 ; 148/28-29
Bardèche (Suzanne) : 148/29-30
Brasillach (Robert) : 148/24-25 ; 148/30
Brasillach (Robert) (Photo d'un voyage à Madrid, 1938) : 148/1
Chervet-Siegel (Astrid) : 148/2
Chervet-Siegel (Sophie) : 148/2
Cousteau (Pierre-Antoine) : 148

Hecquet (Stephen) : 148/30
Heu (Bérénice) : 148/2
Heu (Manuel) : 148/2
Poulain (Henri) : 148/30
Rebatet (Lucien) : 148/30-33
Rouchon (Jacques) : 148/33-34
Soupault (Ralph) : 148/34

Médias audiovisuels et Internet :

Je Suis Partout : 148/30 ; 148/36
"Noussommespartout.fr" : 148/4-11

"Wikipedia" : 148/3

Titres :

Amérique Juive (L') (Pierre-Antoine Cousteau, rééd. Blurb, 2020) : 148/22
Dialogues de "vaincus" (Pierre-Antoine Cousteau et Lucien Rebatet, rééd. Omnia Veritas Limited, 2018) : 148/11
Fils de collabos, neveu de résistant (Jean-Pierre Cousteau, Éditions Via Romana, 2019) : 148/10-11
Intra muros (Pierre-Antoine Cousteau, Éditions Via Romana, 2017) : 148/4-9 ; 148/20-22 ; 148/36 ; 148/39
Lectures Françaises (n°719, 30 mars 2017) : 148/12-14

Lectures Françaises (n°735-736, juillet-août 2017) : 148/*Pierre-Antoine Cousteau, l'autre Cousteau* (Jean-Pierre Cousteau, Éditions Via Romana, 2017) : 148/12-14
Pierre-Antoine Cousteau, l'autre Cousteau (extraits) : 148/15-20
Pierre-Antoine Cousteau. Le journaliste. Le militant. Le prisonnier (catalogue de la Librairie Fosse, 2020) : 148/23-34
Rivarol (n°3301, 10 octobre 2017) : 148/39
Synthèse Nationale (1^{er} septembre 2018) : 148/4-9